

Action Poétique

HONGRIE : NOUVEAUX POÈTES

Bernard Heidsieck / Vélimir Khlebnikov

action poétique action poétique act
poétique action poétique action poétic
action poétique action poétique acti
nouveaux poètes hongrois nouveaux poè
nouveaux poètes hongrois nouveaux poè
nouveaux poètes hongrois nouveaux poè
action poétique action poétique act
poétique action poétique action poétic
action poétique action poétique act
poétique action poétique action poétic
action poétique action poétique act
poétique action poétique action poétic
action poétique action poétique act
poétique action poétique action poétic
action poétique action poétique act

Liliane Giraudon et Christophe Chemin : MNO tome 1
Edoardo Sanguineti : Le Futurisme / Pierre Parlant : Ovide - Danièle Robert
Christophe Marchand-Kiss / Gérard Noiret

Bernard Heidsieck _____ 3
Terre à terre (biopsie 12)

Vélimir Khlebnikov _____ 14
Bulle sur la guerre des vents
Traduction Yvan Mignot

**Liliane Giraudon,
Christophe Chemin :** _____ 17
MNO, poète défroquée, tome 1

HONGRIE :
NOUVEAUX POÈTES _____ 39

Ensemble proposé et organisé par
Anna Balint

Anna Balint, *La poésie de l'autre*

Endre Kukorelly, István
Kemény, Szilárd Borbély, Kriszta
Bódis, Virág Erdős, János Térey,
Anna T. Szabó, Vera Filó, Balázs
Szálinger. Traductions : Sophie Aude,
Anna Balint, Guillaume Métayer, avec
la participation d'Henri Deluy et
Liliane Giraudon

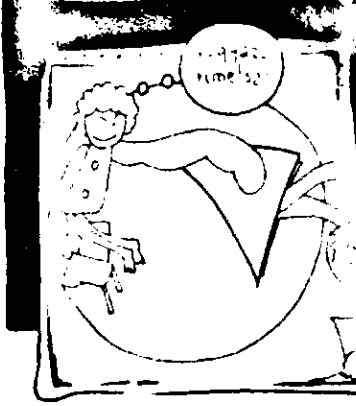
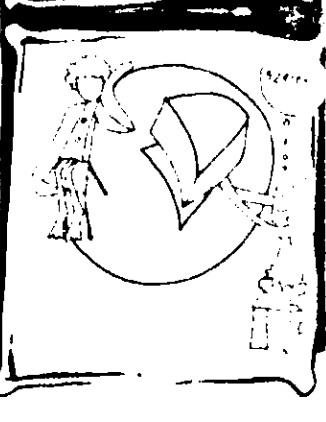
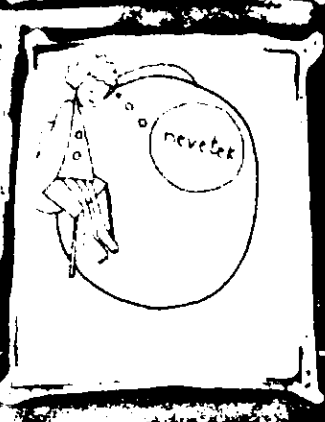
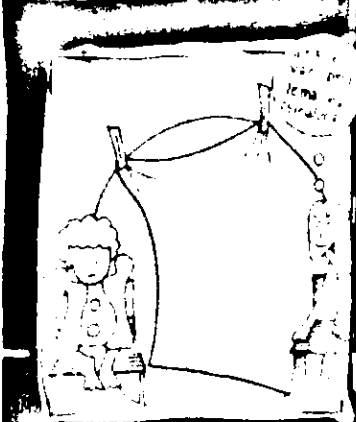
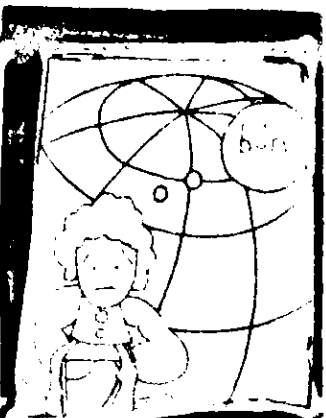
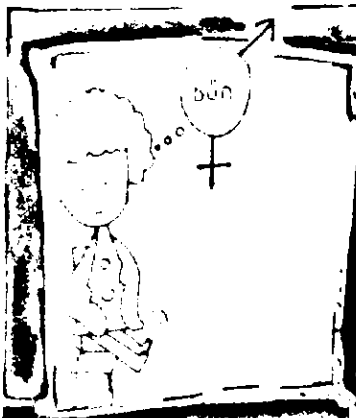
Endre Kukorelly, *25 noms (de trop)*,
traduction Paul Legrand.

**Christophe Marchand-Kiss
Gérard Noiret** _____ 96

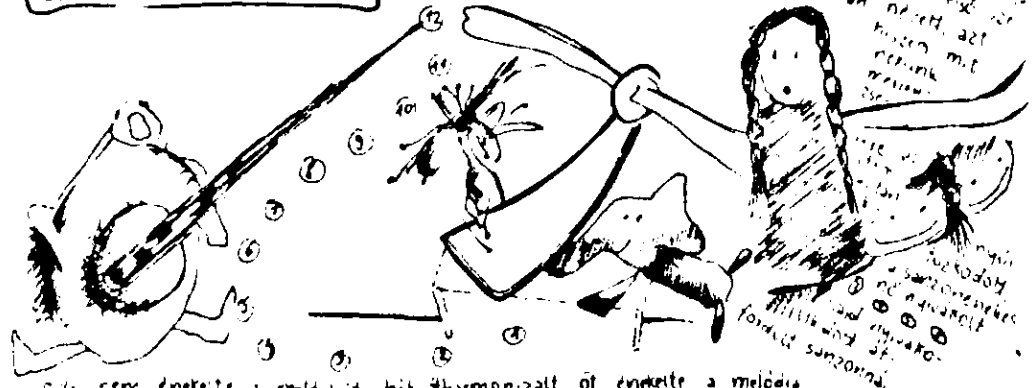
Actualités // Chroniques _____ 107
Documents-et-caetera // Edoardo

187

Sommaire



tegnap
 egy szanaszorosnál alacsonyabb
 két részleten játszotta /
 a magat énke te - 2
 mellesz még szanaszoros
 rendies több utam / arat
 kérted jóhis
 talcsenyharmoniaiban ennyire
 csak ha nem az utad szoda
 átvitelt ennyit semmelyek
 mellesz tudtam nézett azt
 hiszen mit
 nekünk
 mellesz
 mellesz



egy nagy énekeste a mellesz hit harmonizált öt énekeste a mellesz

Sanguineti : La guerra futurista
Libres associations // Michel Plon
Chronique & Poésies // Marie Etienne:
Jean-Baptiste Para
Chronique & Traductions // Pierre
Parlant : Ovide / Danièle Robert
XXXI // Jean-Pierre Balpe
Koa-2-9 // Nadine Agostini
...et compagnie // Christophe
Marchand-Kiss
Voix, etc... // Jean-Pierre Bobillot
Revue & Revues // Yves Boudier

Lire _____ 133

Couverture 1 // *Typographie centrale,*
Paul Nagy
Couverture 2 // *Vera Filó, Fragment*
Couverture 3 // *Le mot à ne pas*
oublier : Lire , Liliane Giraudon
Couverture 4 // *La cotriade, H.D.*

Remerciements

Anna Balint, Henri Deluy et Liliane Giraudon ont bénéficié d'une résidence de la « Fondation de la Maison du traducteur hongrois » (Magyar Fordítóház Alapítvány) pour la réalisation de cet ensemble hongrois ; ils ont pu travailler dans la très belle propriété de la rue Petöfi, N° 36, à Balatonfüred, près du lac, un environnement de toute beauté, en compagnie d'autres traducteurs, qui devinrent des amis. Que toutes et tous, ici, soient remerciés.

Juin 2007, N° 189

Hoang Hung (Vietnam), Frans Mon (Allemagne), Jerzy Franczak (Pologne), Jude Stéfan, Jean-François Bory, Nichita Stanesco (Roumanie, « Les arts poétiques possibles », dans « Documents-et-caetera », et poèmes), Claude-Marie Fabien, Alain Cressan, André Gache, Estelle Jouili, Stéphanie Marini, Virginie Poitrasson, Dorothée Volut, Lucien Suel/Alexandre Ikonnikov/Christophe Tarkos...

1969. Ce poème a été réalisé pour le 2^{ème} TEXT-SOUND FESTIVAL organisé à Stockholm par l'Organisme Fylkingen. Inédit, il a toutefois été enregistré sur place à la Sverige Radio, par moi-même, pour sa retransmission publique dans le cadre du Festival et a fait l'objet d'une publication, à cette date, sur le disque vinyl « Text-Sound Composition N°4 », correspondant au dit Festival, par la Sverige Radio et Fylkingen Records, et d'une réédition récente en CD, en 2006, dans le cadre d'un coffret de 5 CDs reprenant l'ensemble des oeuvres données lors des successifs Text-Sounds Festivals.

1969. Les presque premiers prémices de l'informatique surgissent en France et des controverses envahissent abondamment la presse, opposant enthousiastes forcenés et sceptiques inquiets.

Cette BIOPSIE de l'époque s'en est voulue le constat, à partir d'extraits de différents journaux.

Ainsi, colonne de gauche, extraits de L'INFORMATIQUE N°1, II, III, de se succéder propos et perspectives enthousiastes de, notamment, Jean-Jacques Servan-Schreiber, Pierre Lhermitte, Robert Lattes, Jacques Lesourne, Michel Droit, et, colonne de droite, ceux, sceptiques et paniqués, dans LE MONDE du 2/3 février 1969, ou de Jean-François Held dans LE NOUVEL OBSERVATEUR (N°222), par exemples.

Le rythme de sa lecture se doit d'être progressivement de plus en plus rapide, les deux colonnes finissant par se rejoindre, ne laissant surnager, de temps à autre et de part et d'autre, que quelques bribes compréhensibles et péremptoires, au sein d'une vaine cacophonie.

Le problème de l'apparition et de la nécessité inéluctable de l'informatique paraissait, en effet, dès cette époque, largement dépassé, puisqu'en conclusion de ce poème se fait entendre, en provenance du vol d'Apollo 8, la voix calme et sereine du cosmonaute Borman décrivant la machine électronique qui lui permettait d'accomplir, pour la première fois, un vol autour de la Lune, tout en présentant ses vœux au grenouillage terrestre.

N'en reste-t-il pas moins que ces intuitions fulgurantes et contradictoires d'il y a près de cinquante ans conservent toute leur actualité, plus brûlante que jamais ?

On

Nous

prétend

somme s

que le

inventoriés,

dinosaure

fichés,

est

et disséqués,

mort

tranche

par tranche,

de sa

à tel point

taille

1

que la

démourée.

l'absence

liberté individuelle

notre société

risquait de

dont

mourir

les

de la dimension de ses

honnêtes gens

entreprises.

nous rebattent les

L'Informatique

oreilles

a rendu,

à nouveau,

devient un mince

l'ensemble vivant.

verniss

hypocrite,

presque un alibi,

Au delà des ordinateurs,

sous

l'informatique

la pression

est l'une des clés

d'une

Société

-demain ce sera la seule -

dont les motifs

de cette

sont

compétitivité

fort sujets à

dont la nécessité éclate.

caution,

Politiques et législations

la vie privée

s'effiloche.

doivent s'adapter, dès à présent

elle se fait

à la civilisation

pleine de trous

post-industrielle

et perméable

de la matière grise.

comme une dentelle.

Il est

C'est une offensive formidable

urgent d'en prendre conscience

et sournoise

L'informatique a profondément
pénétré,
fécondé, renouvelé et développé
toutes les autres disciplines
de la matière grise.

La mise en oeuvre des ordinateurs
a créé un nouveau facteur de ren-
tabilité
de plus en plus essentiel:
la Vitesse.

La seule chance de maîtriser l'é-
volution
est

de recourir aux instruments qui sont à notre disposition

L'homme politique moyen nourrit
à l'égard de l'informatique le
complexe classique de l'ignare
à trémolo, qui, à chaque fois
que la technique fait un pas en
avant, crie au danger, et s'ex-

qu'essaient de dénoncer les
grandes Autorités dites
impartiales:

- C'est ainsi qu'à l'O.N.U.
plusieurs pays

sont intervenus

pour défendre la vie privée me-
nacée

et

ont obtenu

l'ouverture d'une enquête.

- qu'ici et là

se rencontrent des
magistrats internationaux.

- Qu'à Téhéran,

pour le vingtième anniversaire

de la Déclaration Universelle

des Droits de l'Homme, on a

poussé un cri d'alarme.

-clame: "Que reste-t-il de l'homme?"

- Qu'un colloque va s'ouvrir à l'UNESCO sur la défense de la vie Privée.

"L'Homme va être asservi par la machine". Grâce aux ordinateurs, qui

- Qu'à Genève, le Bureau International du Travail, gémit de voir les Hommes étiquetés et spécifiés comme des outils.

lui permettent de démultiplier la

- Que les "Journées d'Etudes sur l'Informatique dans l'Administration", parviennent à

capacité de son cerveau, comme la

machine à vapeur, et toutes ses des-

cendantes, lui ont permis de démul-

tiplier la force de ses muscles,

l'Homme va pouvoir exploiter largement

les ressources de son esprit.

la conclusion qu'il est à

craindre que les notions

quantitatives, grâce à l'or-

dinateur, ne fassent négliger

les aspects qualitatifs des

mesures concernant les adminis-

tres, notamment en ce qui con-

cerne les libertés individu-

En effet, il existe, avec l'Or-

dinateur, un instrument de maîtrise

du futur, dans la mesure où la ma-

chine permet la multiplication des

prévisions, et surtout des investi-

gations et des choix possibles.

L'ordinateur arrive au moment

opportun pour éviter que nous som-

-brions plus avant dans la bureaucratie qui est l'une des causes du refus de la société, par la Jeunesse.

C'est ainsi que dans un souci d'efficacité et de simplification on peut viser à libérer le citoyen de certains tracasseries: un individu et sa famille, par exemple, sont assujettis à la Sécurité Sociale, au Fisc etc... etc... Par rapport à la Collectivité Politique ils doivent et reçoivent: on pourrait donc admettre qu'il y ait un compte global d'un individu par rapport à toutes ses obligations et à tous ses droits.

40.000 ordinateurs étaient en service aux Etats-Unis en 1967 contre 6.000 en Europe Occidentale: 100.000 autres y seront installés dans les dix prochaines années.

En effet, entre 1970 et 1980, l'industrie des calculateurs deviendra en volume, la troisième industrie

-elles.

- Que ces mêmes "Journées d'Etudes", enfin, aboutissent à constater que l'ordinateur peut imposer à un Gouvernement, pour des motifs purement techniques, des décisions qui devraient être d'ordre politique.

Cependant les mises en garde morales ne pesent pas lourd devant l'invasion universelle des fiches. Notre exquis petit "Moi" n'a qu'à s'écraser devant l'Homme que nous sommes pour les autres.

Recensement National, Etat civil, Livret de famille, Dossiers scolaires et Universitaires, Livret militaire, Cartes de Sécurité Sociale, Dossiers du Fisc, des Assurances, des Banques, des Sociétés de crédit, des contraventions, Fiches d'Associations diverses, culturelles et professionnelles, de passages de

mondiale après le pétrole et l'automobile. A cette date les équipements en machines pour le traitement de l'information constitueront le premier poste d'investissement des entreprises.

La cybernétisation de la Société humaine va entraîner, obligatoirement, une sorte de métamorphose des mentalités et des structures, parce que les possibilités offertes à l'homme vont être profondément différentes de celles qu'il a utilisées jusqu'ici. Il en résultera la mutation la plus considérable que l'humanité ait accomplie depuis l'invention de l'écriture et depuis celle de l'imprimerie. En définitive, avoir la cybernétique comme langage maternel s'impose pour ceux qui veulent préparer la société de demain.

On prétend que le dinosaure est mort de sa taille démesurée. Notre société risquait de mourir de la dimension de ses entreprises. L'informatique a rendu à nouveau l'ensemble vivant. Au delà des ordinateurs, l'informatique est l'une des clés -demain ce sera la seule- de cette compétitivité dont la nécessité éclate. Politiques et

frontières, de douanes, d'enquêtes variées, d'hôtels, de prospecteurs de vente, de police, questionnaires et tests de tous ordres, eh bien, l'efficacité moderne, dit-on, exige tout cela, tout cela. Toutefois, la fin de la vie privée, ce ne sont pas ces lésions de détail, ni chaque petite fiche isolée : c'est la synthèse qu'en peut donner l'ordinateur: rien n'empêche, en effet, en principe, de réunir, après tout, toutes les fiches, tous les recensements dans la même machine. Qui, le terrible géant qui monte est l'Ordinateur, l'Overall Computer, le Méga-Ordinateur. Il en saura sur nous bien plus que nous-mêmes. Il connaîtra nos possibilités, nos inhibitions, nos hantises, nos vices. Il ordonnera notre avenir. Avec le méga-ordinateur, il n'y aura plus la moindre chance, non seulement d'avoir une vie privée, mais même d'avoir une vie, tout court. Quel frein serait assez puissant pour protéger le grand Technocrate de l'irrésistible tentation de tout savoir et régler.

législations doivent s'adapter dès à présent à la civilisation post-industrielle de la matière grise. Il est urgent d'en prendre conscience. L'informatique a profondément pénétré, fécondé, renouvelé et développé toutes les autres disciplines de la matière grise. La mise en oeuvre des ordinateurs a créé un nouveau facteur de rentabilité de plus en plus essentiel; la vitesse.

La seule chance de maîtriser l'évolution est de recourir aux instruments qui sont à notre disposition. L'homme politique moyen nourrit à l'égard de l'informatique le complexe classique de l'ignare à tremolo qui à chaque fois que la technique fait un pas en avant crie au danger et s'exclame: "que reste-t-il de l'homme?" - "L'homme va être asservi par la machine".

Grâce aux ordinateurs qui lui permettent de démultiplier la capacité de son cerveau, comme la machine à vapeur, et toutes ses descendantes, lui ont permis de démultiplier la force de ses muscles, l'homme va pouvoir exploiter largement les ressources de son esprit. Il existe avec l'ordinateur un instrument de maîtrise du futur dans la mesure où la machine permet la multiplication des prévisions et surtout des investigations et des choix possibles.

L'ordinateur arrive au moment opportun pour éviter que nous sombrions plus avant dans la bureaucratie, cette bureaucratie qui est l'une des causes du refus de la société par la jeunesse.

C'est ainsi que dans un souci d'efficacité et de simplification on peut viser à libérer le citoyen de certains bracas: un individu et sa famille, par exemple, sont assujettis à la sécurité sociale, au fisc, etc... etc... Par rapport à la collectivité politique, ils doivent et reçoivent: on pourrait admettre qu'il y ait un compte global d'un individu par rapport à toutes ses obligations et à

-menter. Il suffirait en outre, que 10.000 opérateurs se mettent en grève et ils seraient les maîtres du pays.

Nous sommes inventoriés, fichés et disséqués, tranche par tranche, à tel point que la fameuse liberté individuelle, dont les honnêtes gens nous rebattent les oreilles, devient un mince ~~à~~ vernis hypocrite, presque un alibi. Sous la pression d'une Société dont les motifs sont fort sujets à caution, la vie privée s'effiloche. Elle se fait pleine de trous et perméable comme une dentelle. C'est une offensive formidable et sournoise qu'essaient de dénoncer les grandes autorités dites impartiales:

- c'est ainsi qu'à l'O.N.U. plusieurs pays sont intervenus pour défendre la vie privée menacée et ont obtenu l'ouverture d'une enquête.

- qu'ici et là se rencontrent des magistrats internationaux.

- qu'à Téhéran pour le 20ème anniversaire de la Déclaration Universelle des Droits de l'Homme on a poussé un cri d'alarme.

- qu'un colloque va s'ouvrir à l'Unesco sur la défense de la vie privée.

- qu'à Genève le Bureau International du Travail gémit de voir les hommes étiquetés et spécialisés comme des outils.

- que les journées d'études sur l'informatique dans l'Administration parviennent à la conclusion qu'il est à craindre que les notions quantitatives grâce à l'ordinateur ne fassent négliger les aspects qualitatifs des mesures concernant les administrés, notamment en ce qui concerne les libertés individuelles.

- que ces mêmes journées d'études en fin aboutissent à constater que l'ordinateur peut imposer à un gouvernement pour des motifs purement techniques des décisions qui devraient être d'ordre politique. Ce pendant les mises en garde morales ne pesent pas lourd devant

tous ses droits.

10.000 ordinateurs étaient en service aux Etats-Unis en 1967 contre 8.000 en Europe Occidentale : 100.000 autres seront installées dans les dix prochaines années. En effet, entre 1970 et 1980 l'industrie des calculateurs deviendra en volume la troisième industrie mondiale après le pétrole et l'automobile. A cette date les équipements en machines pour le traitement de l'information constitueront le premier poste d'investissement des entreprises. La cybernétisation de la société humaine va entraîner, obligatoirement, une sorte de métamorphose des mentalités et des structures parce que les possibilités offertes à l'homme vont être profondément différentes de celles qu'il a utilisées jusqu'ici.

Il en résultera la mutation la plus considérable que l'humanité ait accomplie depuis l'invention de l'écriture et depuis celle de l'imprimerie.

Avoir, en définitive, la cybernétique comme langage maternel, s'impose pour ceux qui veulent préparer la société de demain.

l'invasion universelle des fiches. Notre exquis petit moi n'a qu'à s'écraser devant l'homme que nous sommes pour les autres. Recensement National, Etat Civil, Livret de famille, dossiers scolaires et universitaires, livret militaire, carte de Sécurité Sociale, dossiers du fisc, des Assurances, des Banques, des Sociétés de crédit, de contraventions, fiches d'associations diverses, culturelles et professionnelles, de passages de frontières, de douane, d'enquêtes variées, d'hôtels, de prospecteurs de vente, de police, questionnaires et tests de tous ordres. Eh bien, l'efficacité moderne, dit-on, exige tout cela. Toutefois la fin de la vie privée ne sont pas ces lésions de détail, ni chaque petite fiche isolée: c'est la synthèse qu'en peut donner l'ordinateur. Rien n'empêche en effet, en principe, de réunir, après tout, toutes les fiches, tous les recensements dans la même machine. Oui, ce terrible géant qui monte est l'ordinateur, l'overall computer, le méga-ordinateur. Il en saura sur nous bien plus que nous-mêmes. Il connaîtra nos possibilités, nos inhibitions, nos hantises, nos vices. Il ordonnera notre avenir. Avec le méga-ordinateur il n'y aura plus la moindre chance non seulement d'avoir une vie privée mais même d'avoir une vie tout court. Quel frein serait assez puissant pour protéger le grand technocrate de l'irrésistible tentati de tout savoir et réglementer. Il suffit en outre que 10.000 opérateurs a mettent en grève et ils seraient les maîtres du pays.

Hommes !

La tribu des Allemands qui au temps jadis avait envoyé en <Russie> Asie des médecins mielleux nommés Gaaz envoie maintenant des gaz sans *a* <superflu>.

Péroun qui avait terrassé Wotan voit le docteur Gaaz faire son travail sans <ce> *a*.

Où est la différence ? C'est pourquoi nous parlerons des gaaz en général.

Péroun et Wotan s'embrassent à lourds coups d'épées. Le tranchant <la lame> du toxique <porte la mort> du vent- peste.

Si cham (la terre noire) connaît la force de l'arme des vents, pour obtenir la victoire il recourra à des procédés basés sur la force.

Si on connaît la composition chimique des gaz, les moyens chamitiques de lutter contre seront simples et astucieux.

On peut utiliser :

1. Des charges explosives ou des boulets contenant une substance qui lorsqu'elle rencontre le vent pestiféré produit un précipité solide (poudre de cendres ou humidité).

2. Mêmes charges et boulets, mais produisant des combinaisons plus légères que l'air, ce qui orientera le vol du boulet vers les hauteurs.

3. Un grillage réfrigérant uni à de la glace et de l'oxygène liquide, étant thermoconducteur, obligera le toxique à se répandre en gouttelettes et le transformera en liquide.

4. Des entonnoirs (des éponges) de vide ; on creuse des vides ayant un volume suffisant pour aspirer le toxique.

5. Creuser une voie souterraine faisant le tour des tranchées ; à son extrémité, à l'arrière des lignes, fonctionne une puissante pompe refoulante qui absorbe les vapeurs toxiques.

6. Un filet aqueux est tendu sur plusieurs rangs ; on constitue ainsi une muraille impénétrable qui s'oppose à la sortie du nuage <toxique>.

7. Modification de la direction du vent au moyen du feu (brûler du charbon). Le feu doit être allumé en avant des tranchées.

....

<printemps 1915>

Il est indispensable de rendre au travail sa nature de miracle. Car n'est-ce pas un miracle, ce nouveau cerveau aérien qui entoure la terre ?

Ce que nous avons trouvé sous le couvercle du crâne, nous le construisons maintenant nous-mêmes pour la terre et tout le genre humain, et c'est le cerveau d'une nouvelle créature.

Il est indispensable d'être prudent avec les mots *c'est un ordre*. Parce que les formes supérieures du travail n'obéissent pas aux ordres, et qu'au lieu de les atteindre les ordres n'obtiennent qu'un faux qu'ils tirent de la région la plus basse du travail.

On observe actuellement un jeu infantile : donner des ordres. Il y a ici une autre voie.

De même qu'en vibrant, une corde fait vibrer une autre corde ayant le même nombre d'oscillations, même accordée, de même les ondes élevées du travail d'un individu rien qu'en vibrant peuvent sans qu'aucun ordre ne soit donné provoquer la même hauteur d'ondes de travail chez les individus voisins.

C'est l'action incendiaire des cordes explosives du travail. Ça agit dans l'espace. Jamais jusqu'à présent utilisé comme exemple.

Ainsi, pour que le travail puisse s'élever jusqu'aux cordes supérieures de sa vie, il faut que la structure sociale renonce aux ordres en tant qu'hérités des mœurs esclaves et militaires.

Il faut donner place et espace à l'inspiration et aux exemples incendiaires. Alors la structure de l'injonction sera remplacée par la structure de l'inspiration, alors les hommes s'inspireront l'un l'autre pour atteindre les formes supérieures du travail.

Les ordres sont un héritage des mœurs guerrières sauvages. Les cordes ren<forcent> la force du travail.

Allons dans les châteaux construits avec les blocs des battements du cœur !

<1920>

Des signes d'égalité sont tendus de la toile au spectateur. Celui qui est assis sur une chaise et voit le cavalier qui galope dans la steppe pense que c'est lui, lui-même, qui galope dans les déserts sauvages d'Amérique.

Quand elle punit, la Chine en sa sagesse brûle une poupée de papier à la

place du meurtrier, et le meurtrier tout joyeux se frotte les mains en voyant la sévérité avec laquelle le vice est puni.

L'ombre souffre, l'homme regarde. Les hommes mesurent leur faute à la profondeur de ses souffrances. Le futur assiera le meurtrier dans un fauteuil tranquille pour qu'il voie avec quelle cruauté son ombre est punie. Pour qu'il voie ses propres souffrances sur la toile des ombres.

Celui qui au petit-déjeuner a mangé au matin le petit pain d'un autre, qu'en guise de punition, il voit en ombre la foule lui courir sauvagement après, siffler et hurler à la curée.

Si un jour Razine est à nouveau exécuté, qu'il ne le soit que sur la toile destinée aux ombres, et qu'assis au premier rang, il étudie attentivement ses souffrances quand, écartelé, il grince des dents.

Ce sont des nouvelles venant du futur.

Que les hommes se regardent dans les cachots au lieu d'y être enfermés. Et que celui qui doit selon la loi se languir des fleurs, qu'il se voie languissant, mais tenant des fleurs.

Automne 1921

Traduit du russe par Yvan Mignot à partir de :

Velimir Khlebnikov. *(Œuvres, tome 6, livre 1. IMLI RAN, Moscou, 2005.*

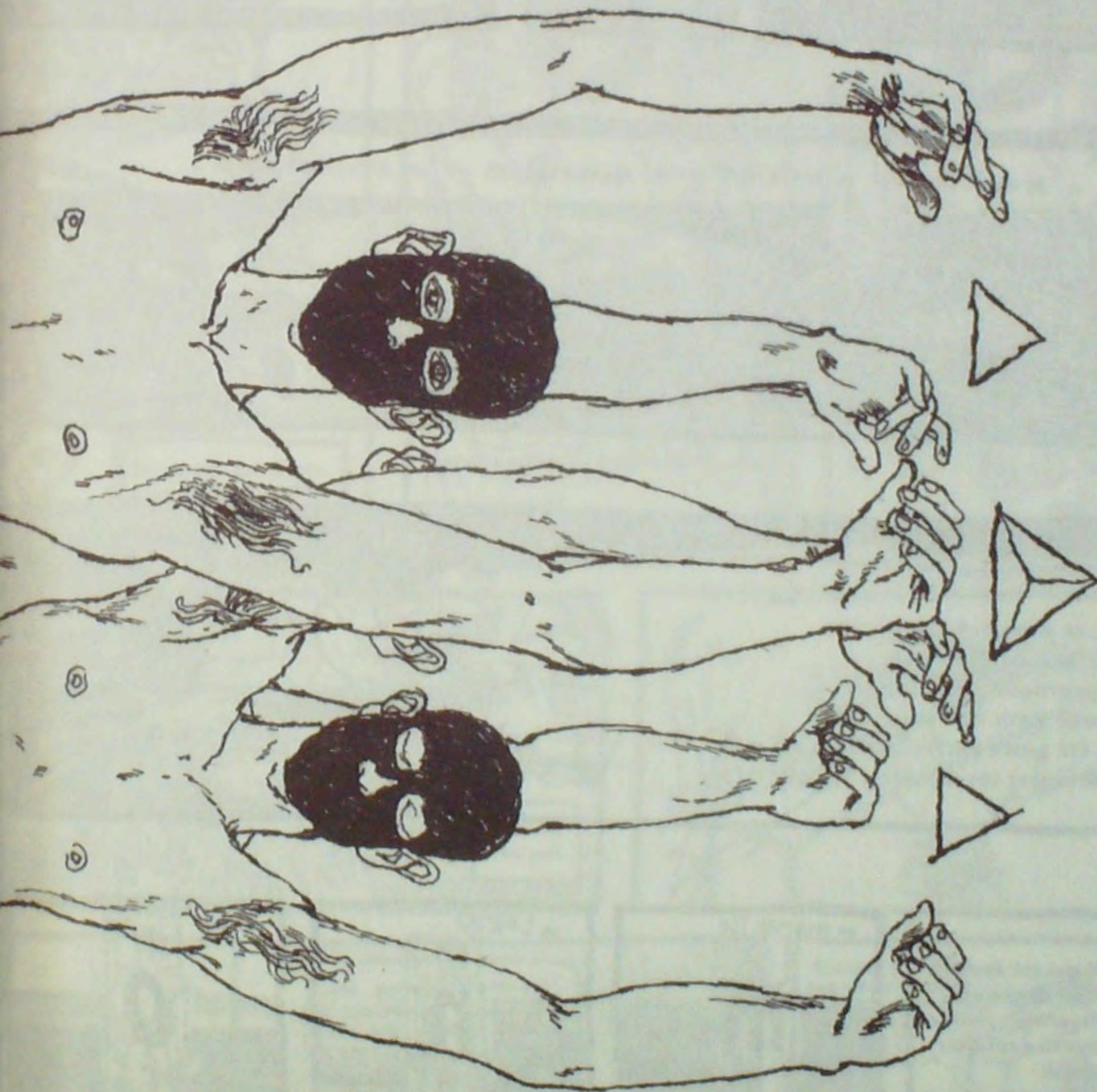
MNO, POÈTE DEFROQUÉE

FEUILLETON PIRATE

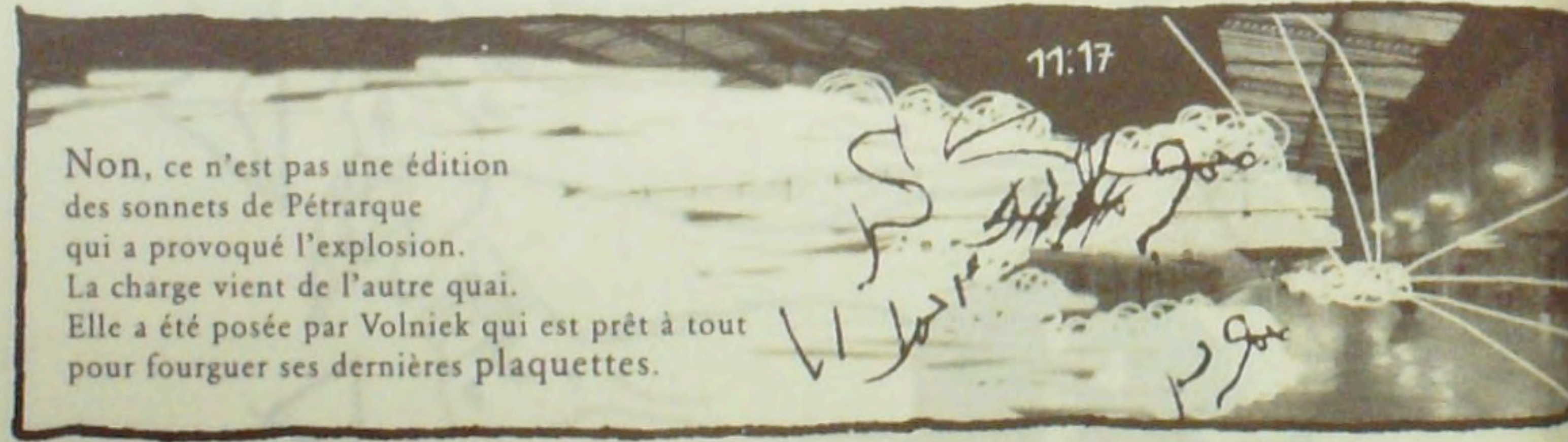
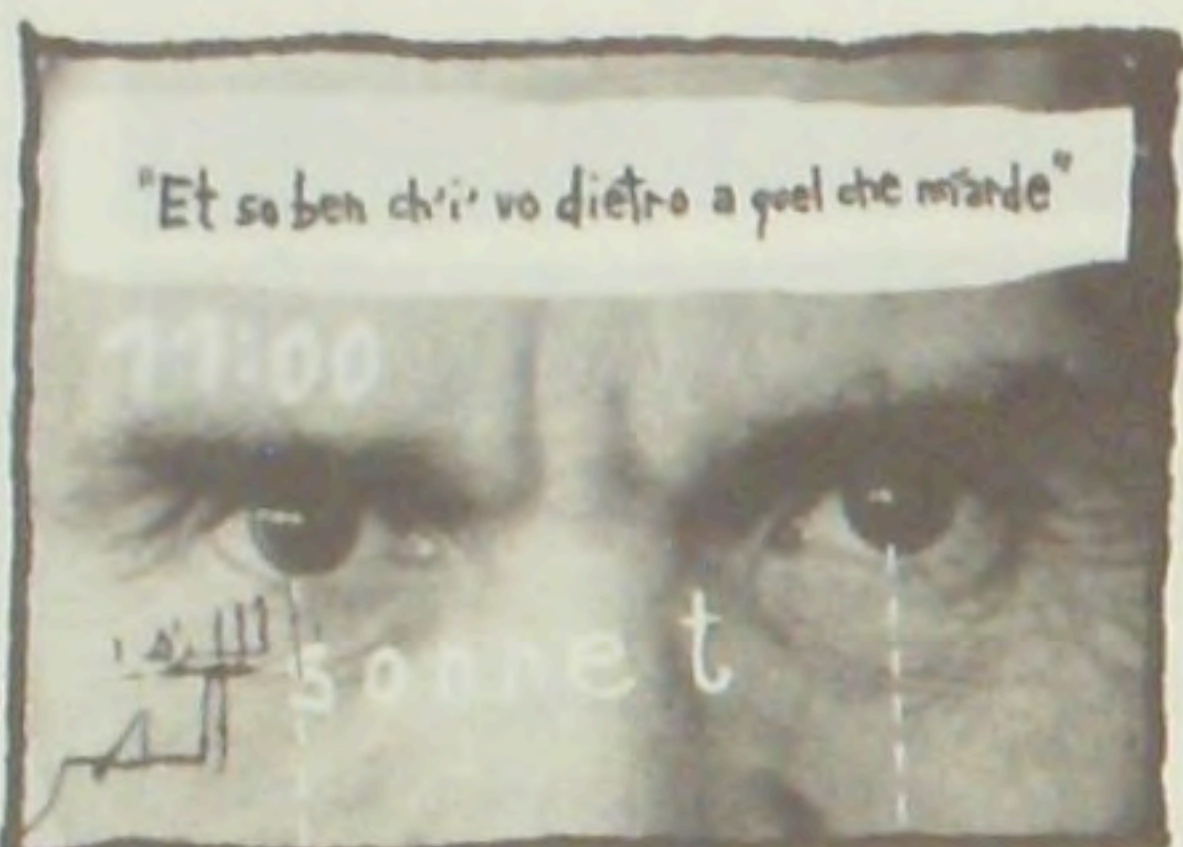
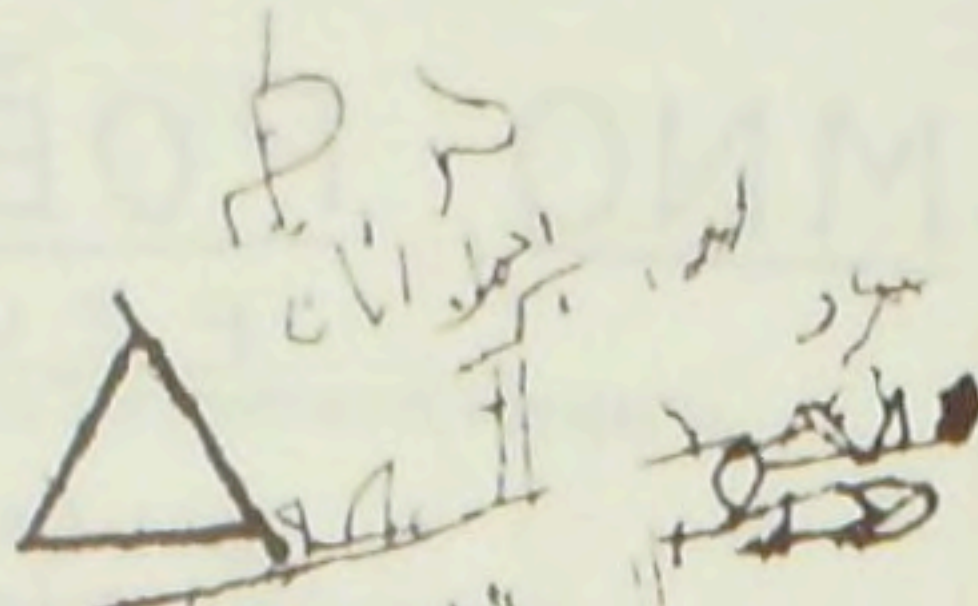
COSMETIC COMPANY

LILIANE GIRAUDON ET
CHRISTOPHE CHEMIN

LE DÉRÈGLEMENT DES CATÉGORIES
SERAÏT NOTRE ACTIVITÉ.



LIRE DE MANIÈRE REGRESSIVE.



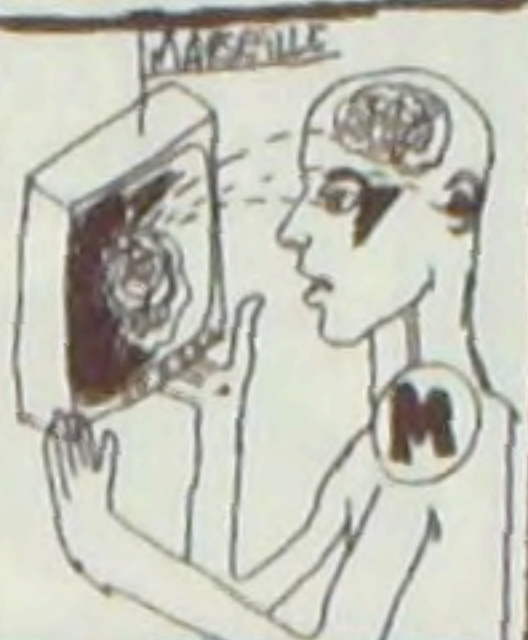
M est N qui est aussi O.
Ecrire c'est dupliquer.
Ils dupliquent.
Vous pouvez dupliquer un dupliqué.
Maintenant pensez à la différence entre répéter et dupliquer.



Pendant ce temps
à Caire...



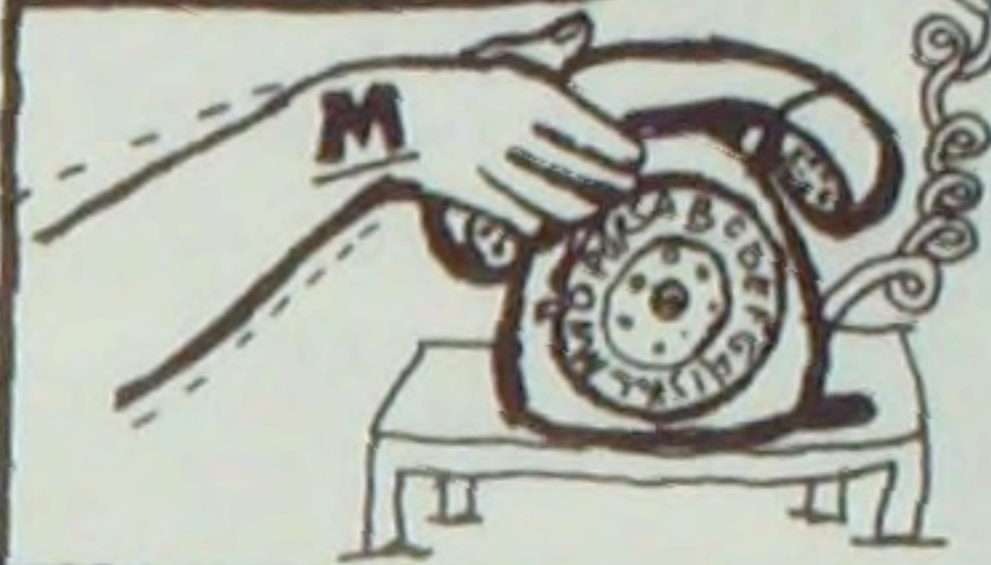
Je sais, la télévision n'a rien
à voir avec l'impureté
mais se situe dans
le brouillage
de l'inconscient
à ciel ouvert...
la bla bla...



Le sujet c'est toujours la
couleur qu'on regarde -
La couleur qu'on voit.



J'ai rêvé qu'on mangeait du thon
à l'estaque... Le thon est un
poisson qui saigne.
On dit qu'il y avait
du sang dans la gare.



Propulsion par levier.
En tubes chromés -
A poignées caoutchouc.



-J'ai mal dormi et tu me réveilles
-Il n'a rien dit
ou plutôt je n'ai pas compris.



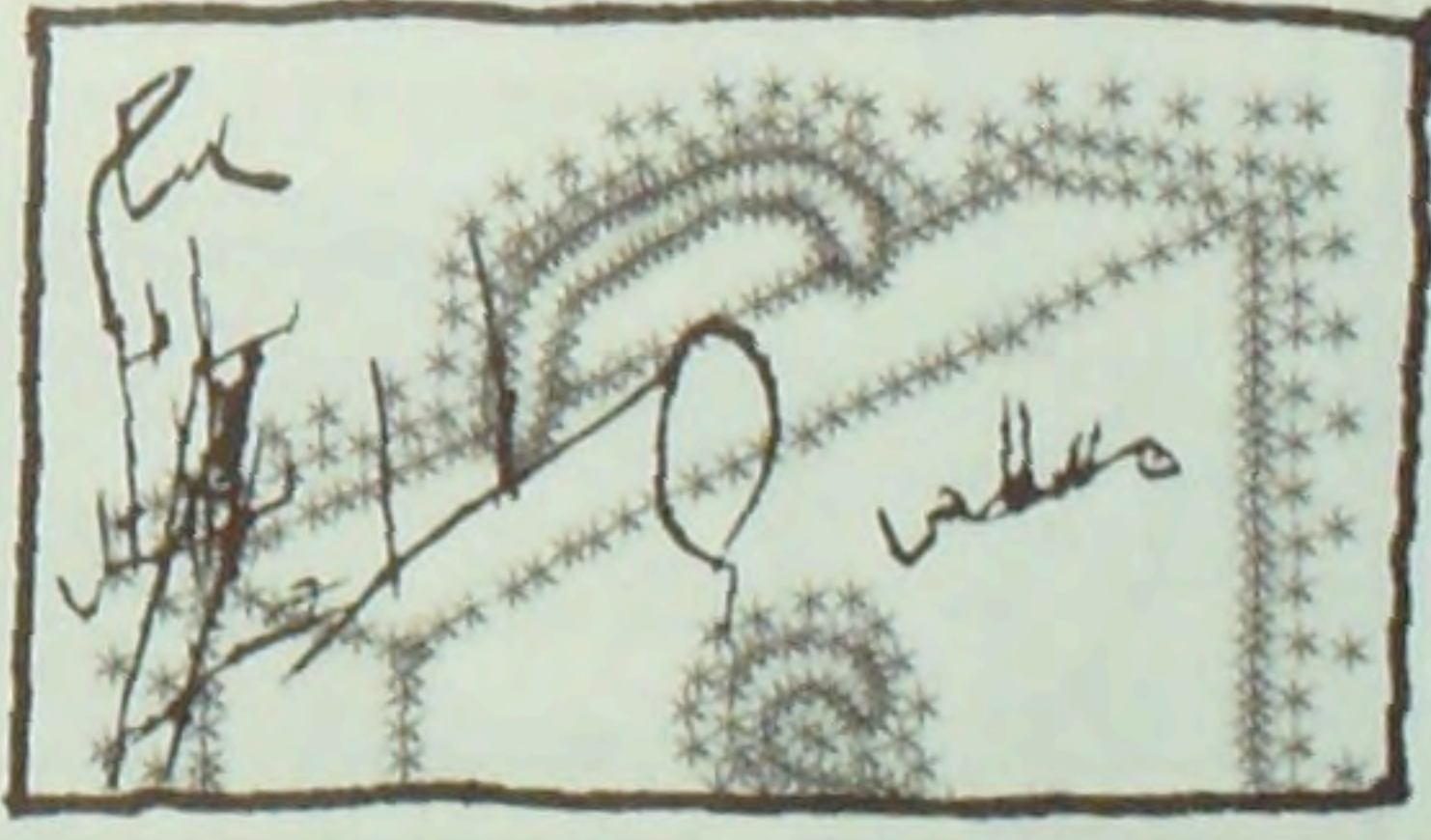
-Depuis combien de temps
les chiens ont cessé
d'aboyer là-bas ?



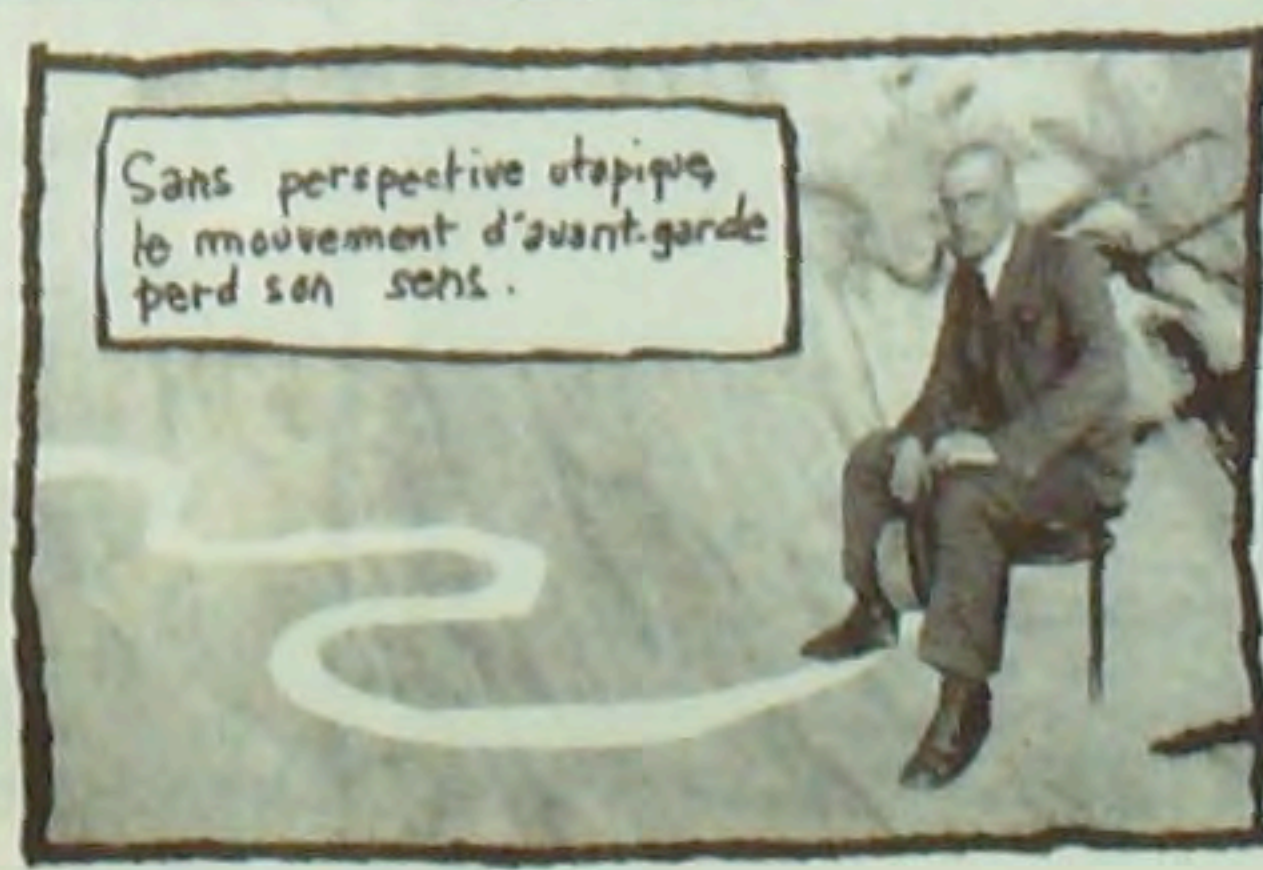
C'est eux qui ont la valise.



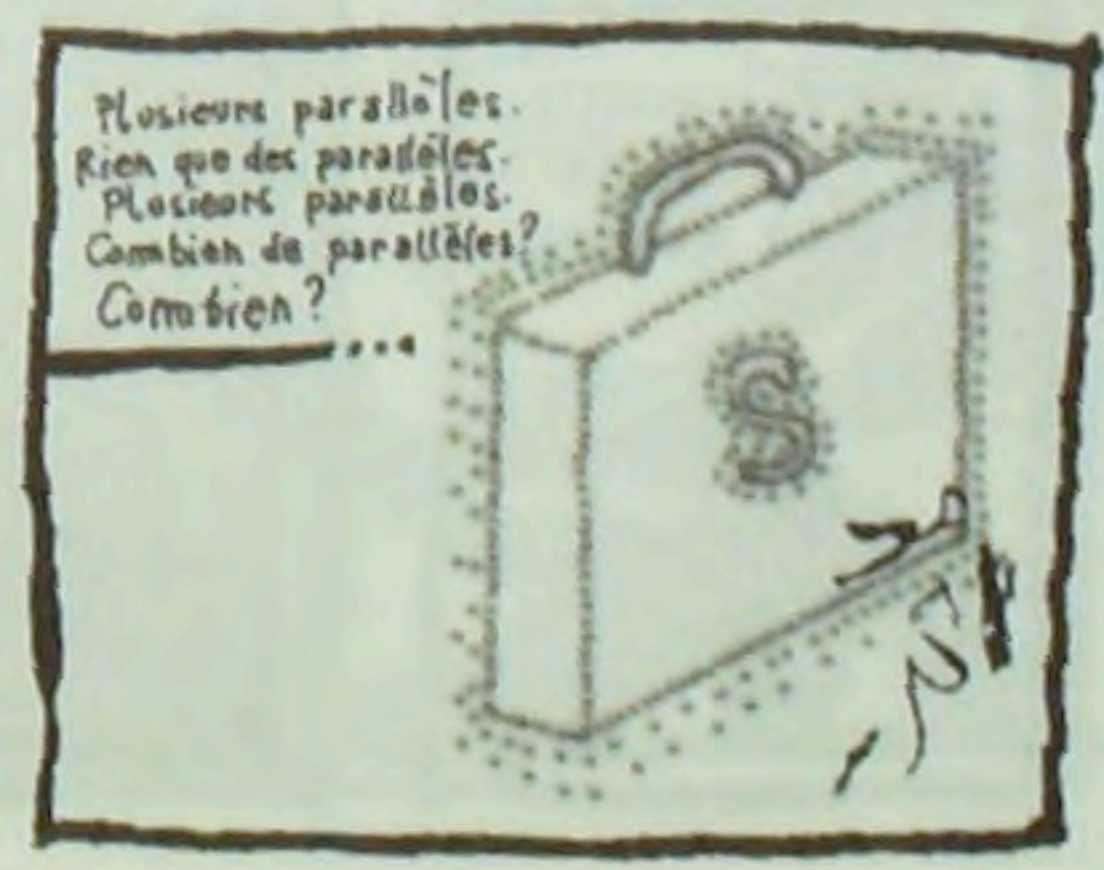
Ils veulent
notre peau.



Sans perspective utopique,
le mouvement d'avant-garde
perd son sens.



Plusieurs parallèles.
Rien que des parallèles.
Plusieurs parallèles.
Combien de parallèles?
Combien? ...



Eventail ou croissant
l'espace reliant les
trois villes est à
colorier (jaune).



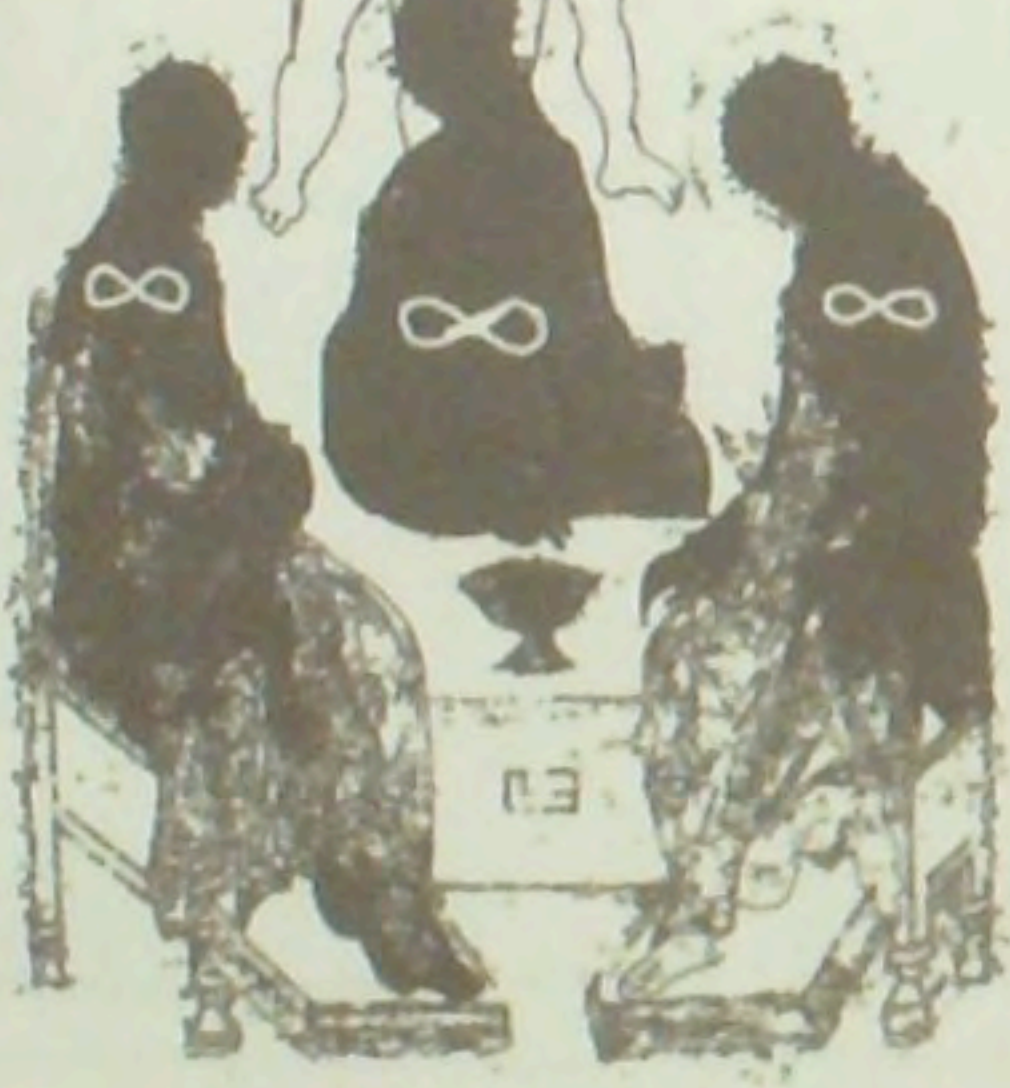
NOUS REVIENDRONS SUR
LE DESS(E)IN POLITIQUE
QUI EST À L'ORIGINE DE CES
TACTIQUES D'INTERACTION
EN CONTEXTE ÉPISTÉMOLOGIQUE
CONFUS MAIS POUR LE
MOMENT NOUS N'EN AVONS PAS ENCORE
TOUT À FAIT TERMINÉ AVEC.



LORSQUE MNO CHATE DANS UN FORUM DE DISCUSSION WEB,
IL N'EST PLUS UN INTERLOCUTEUR AVEC UN CORPS PLANTÉ
DANS UN ESPACE GÉOGRAPHIQUÉMENT SITUABLE.



NOUS SOMMES
LOIN D'UNE
TRINITÉ À
LA ROUBLEV.



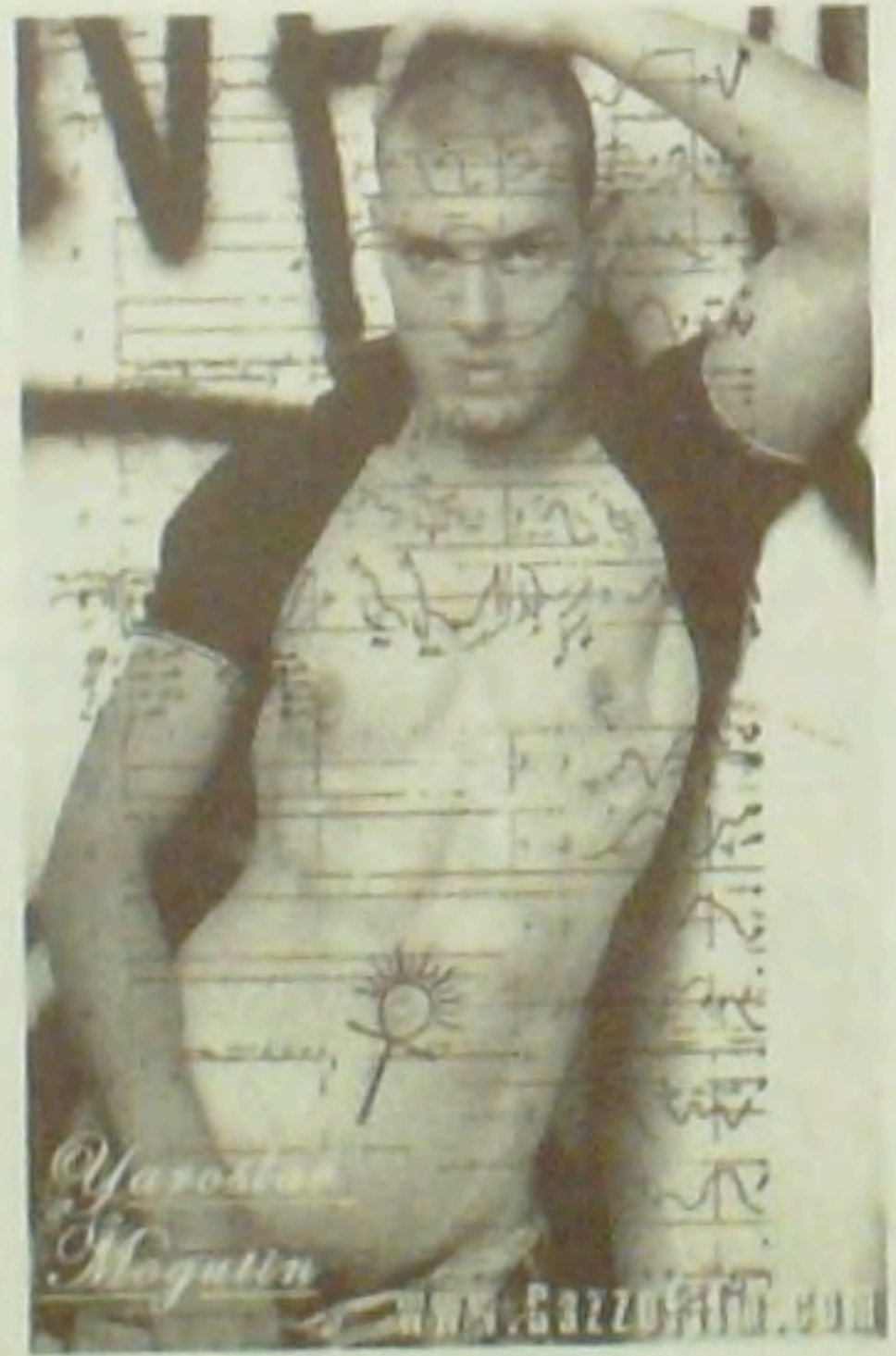
聖誕 アルヌルフ (ドイツ) 世界身体障害芸術家協会



Maïakovsky revient.

Ce dispositif est la forme
élaborée pour répondre
à un besoin. On voit que,
somme toute, son rôle consiste
à résoudre un problème d'interface
ou d'incompatibilité sournoise
des codes entre émetteur et récepteur,
un problème d'incommensurabilité
logique et/ou idéologique surgissant entre
les actants de la communication.

A Suedi. J'Veutras beu pti



QUAND ÇA VA
SLAVA S'EN VA

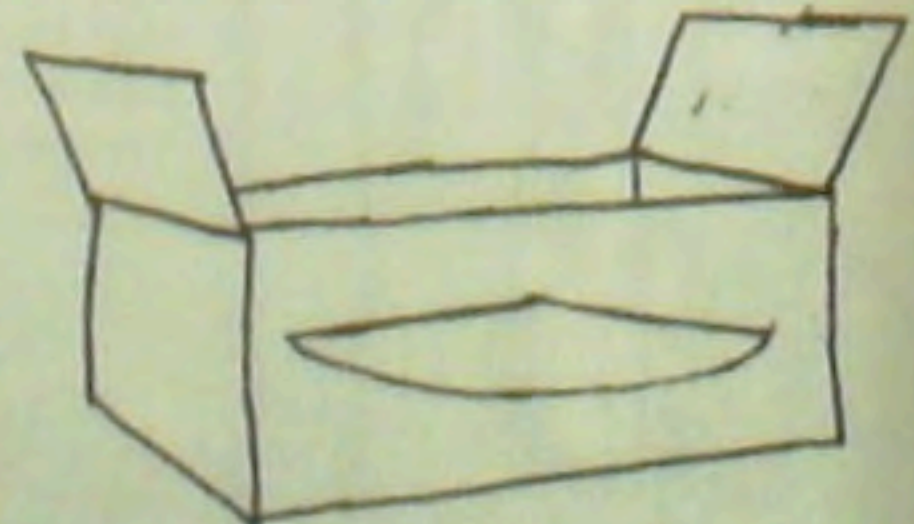
BOMBE OU PLAQUETTE
VOLNIEK RESTE MASQUÉ.
ON RACONTE QU'IL EST
À LA SOLDE D'UN
PETIT CAÏD.



Sur écran on entraîne les enfants
à tuer le plus de monde possible.



PENDANT CE TEMPS!!



TU M'A APPELÉ,
ME VOICI!
COMME LE SONNET,
JE SUIS UNE
VIEILLE
INVENTION!!!

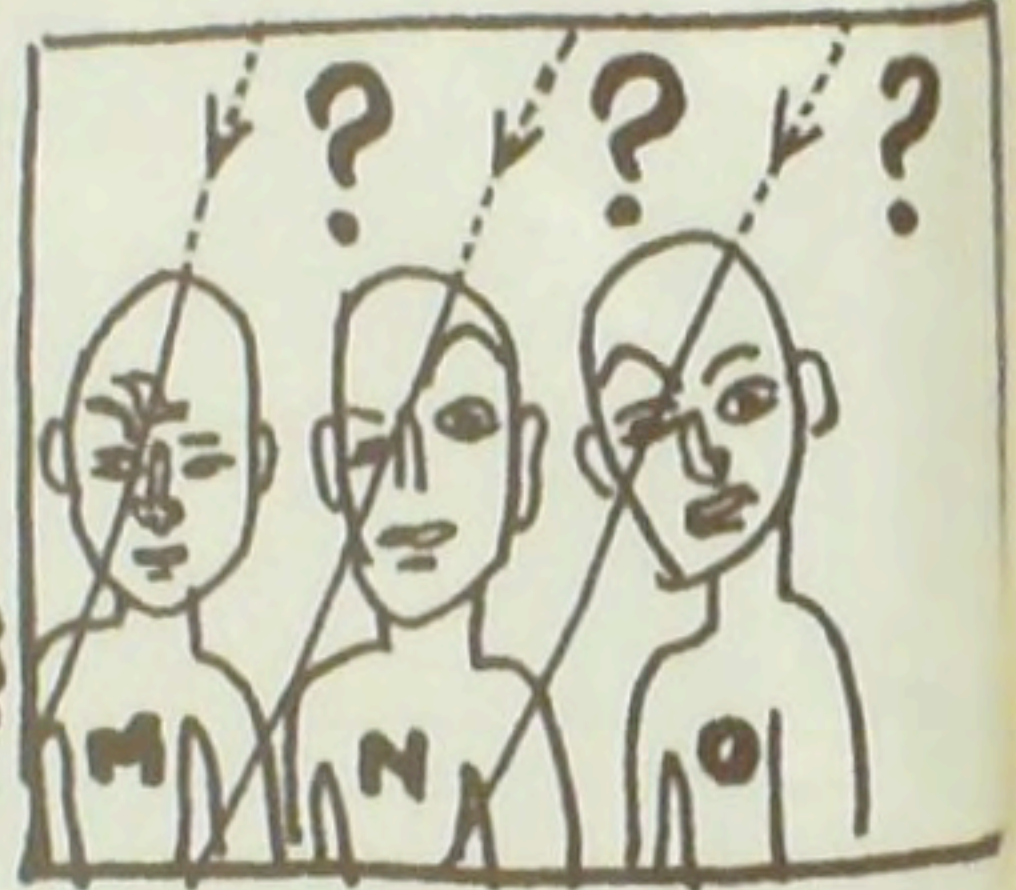
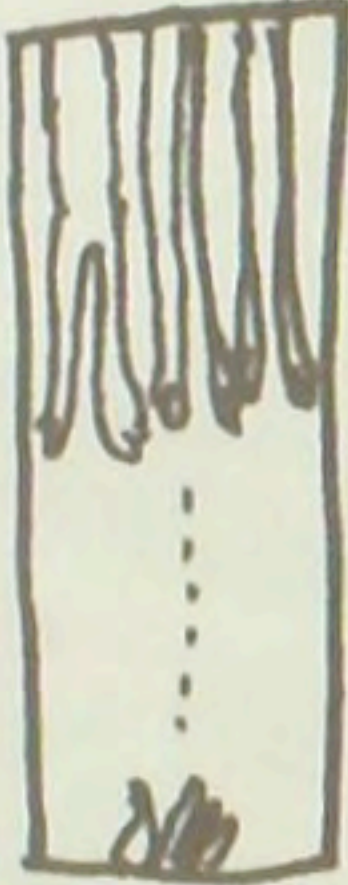
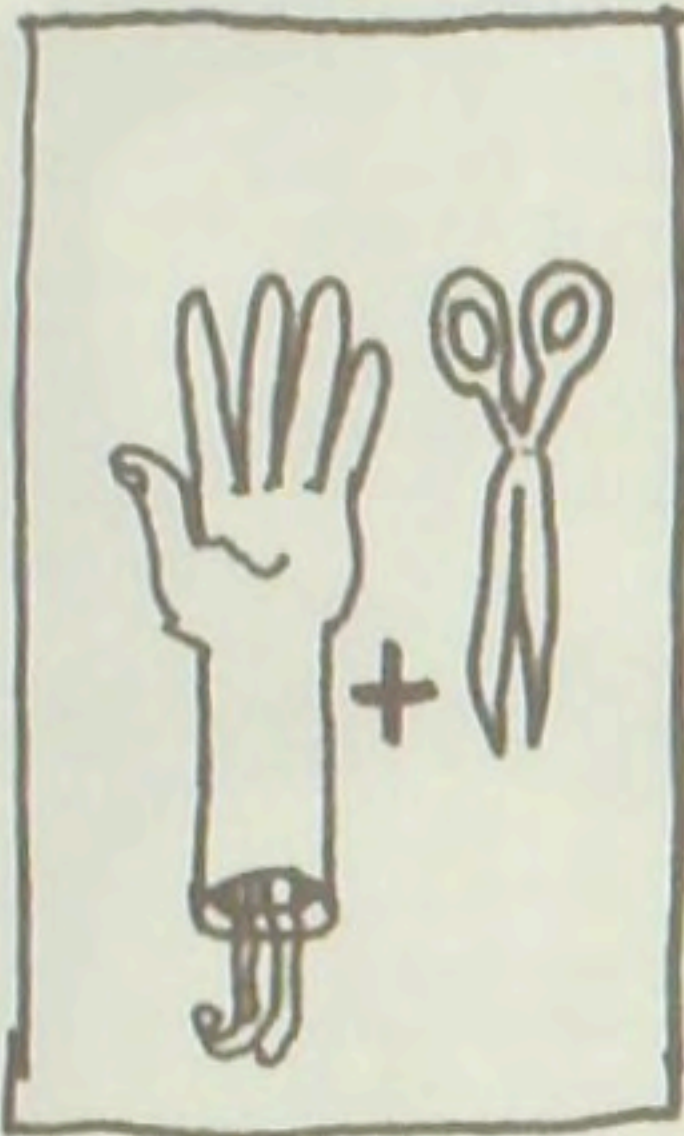
COMMENT UN IMPÉRATIF DE L'HABILITÉ EST POSSIBLE,
C'EST CE QUI N'A CERTES PAS BESOIN D'EXPLICATION
PARTICULIÈRE. QUI VEUT LA FIN, VEUT AUSSI
(ENTANT QUE LA RAISON A SUR SES ACTIONS UNE
INFLUENCE DÉCISIVE) LES MOYENS D'Y ARRIVER
QUI SONT INDISPENSABLEMENT NÉCESSAIRES,
ET QUI SONT EN SON POUVOIR...

ENFIN SORTIE
DU ROMAN DE LA WOOLF!!!
CE NOUVEAU SIÈCLE
EST BIEN PLUS
AGRÉABLE!...

♥ Sasha ♥

LA PRINCESSE
MAROUSHASTANILOVSKA
DAGMAR NATASHA
ROMANOVITCH.

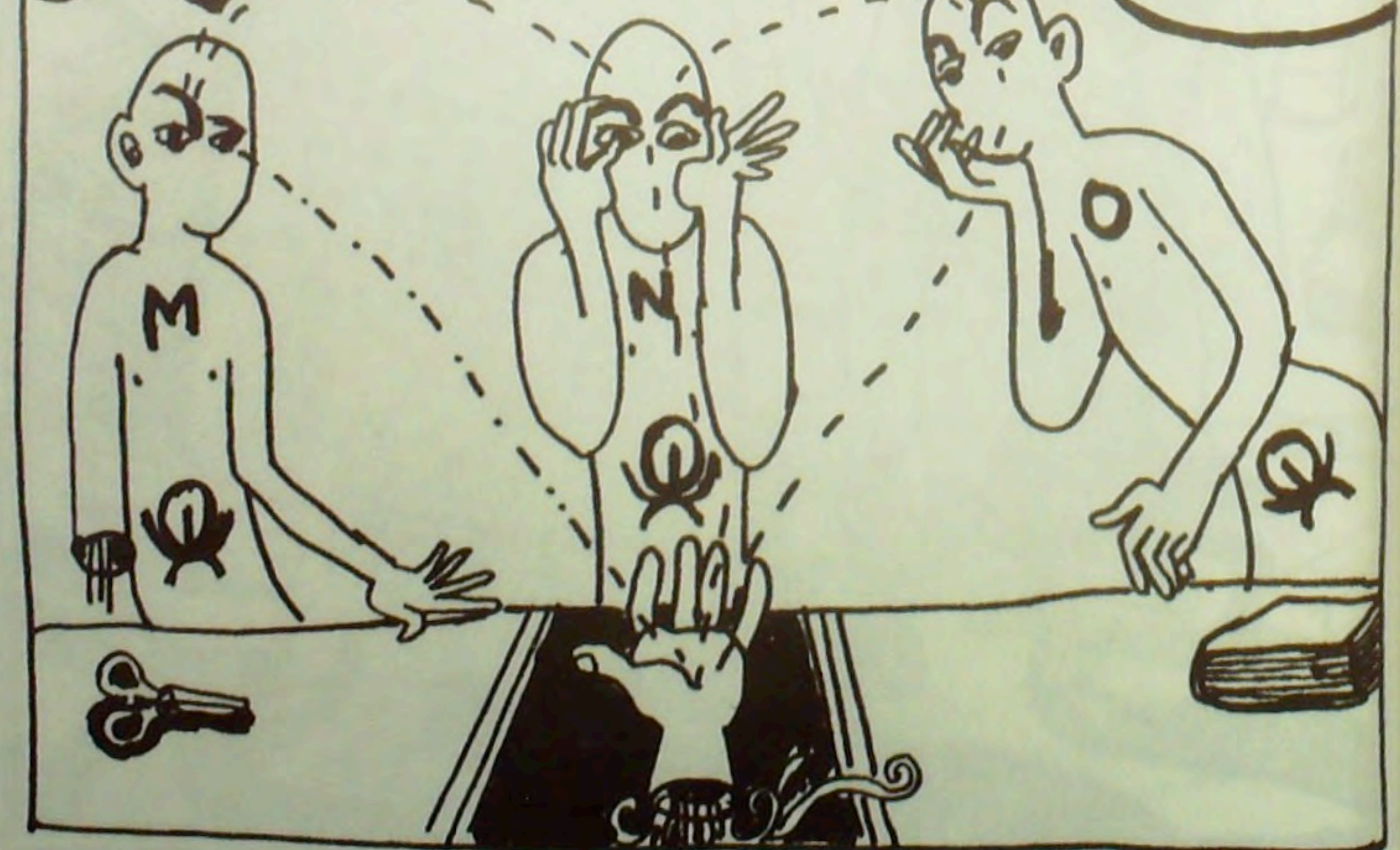




JE NE PEUX PLUS
TOURNER LES PAGES
D'UN LIVRE MAIS IL
FALLAIT TROUVER
UN SENS AUX LIGNES.

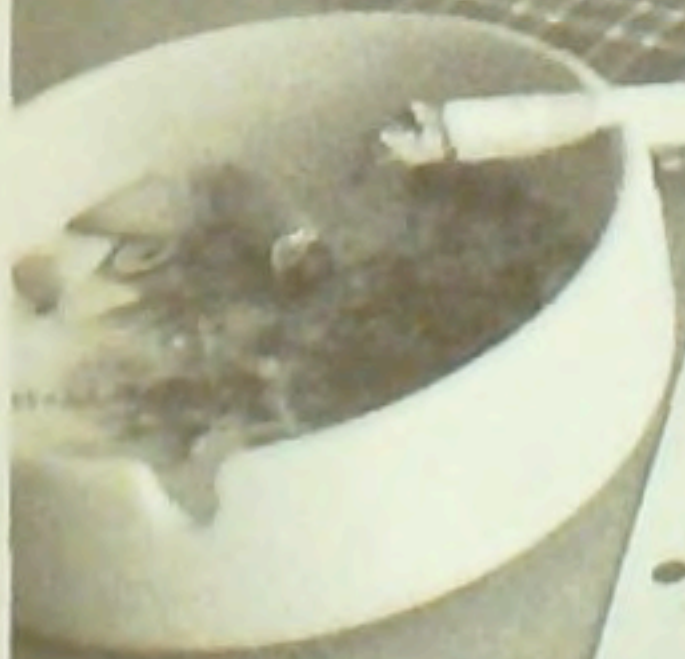
LA TRADUCTION LITTÉRALE
N'EST PAS UNE TRADUCTION
MOT À MOT MAIS
LETTRE À
LETTRE.

LE COEUR QUI
NOUS RELIE AU SENS,
IL FAUT LUI DONNER
SA COULEUR.
(CRAYON ROUGE)

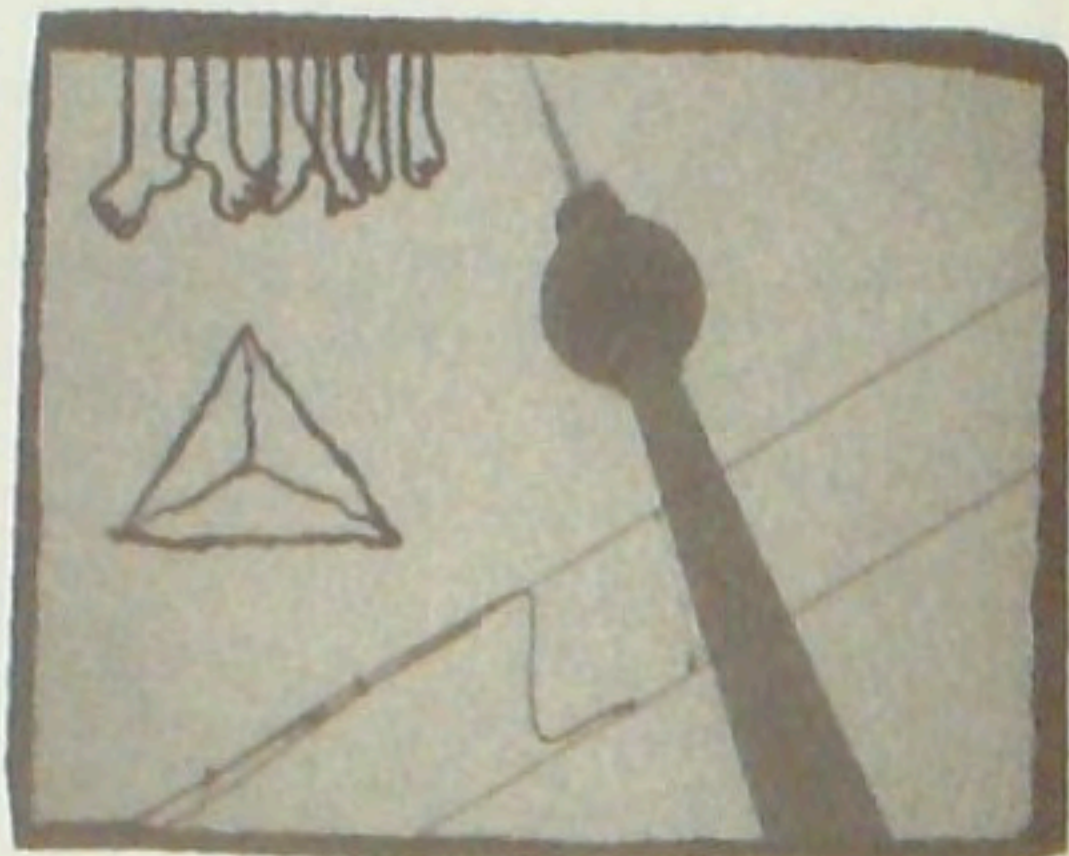


Handwritten notes in the top left corner:
"Ah! Je n'ai jamais été jalouse
de lui. Il ne me quittera pas
je crois. Que devient-il?
Il n'a pas une connaissance;
il ne travaillera jamais -
Il veut être somnambule..."

Handwritten text across the middle of the image:
"Vite! Dis si je dois te rejoindre."



SE LEVER
SE LEVER ET PARTIR
LOGIQUE, ÉVIDENT,
JE VIENS
TOUT DE SUITE.



LES AMBIDEXTRES
ONT PLUS DE CHANCE
D'ÊTRE BISEXUELS.



ÊTRE POÈTE AU SENS
CONTINENTAL DU TERME?
LE DEVENIR MEUTE EN BANDE
ME DÉGÔTE... TOUT REVOIR
DU CONCEPT SEXE COMME
DE CELUI POÉSIE...
QUELQUE CHOSE D'ENFIN
UTILISABLE.

9-11
COVER-UP

CONFIRM!!

WO IST
MEIN Heim?

WHOSE WAR

UNANSWERED QUESTIONS
DEMANDING ANSWERS

STOP WAR !!

NO

TOO
STINK



L'ACTUELLE ORGANISATION INDUSTRIELLE DE LA CAPTATION DE LA LIBIDO NE PERMET PLUS



"le désir de
la crème fouettée
est éternel"

c'est un vers de
Mandelstam !

SITÔT DIT SITÔT FAIT

costume
truqué

Un idiotie
n'est pas une pierre

NON!

NON!

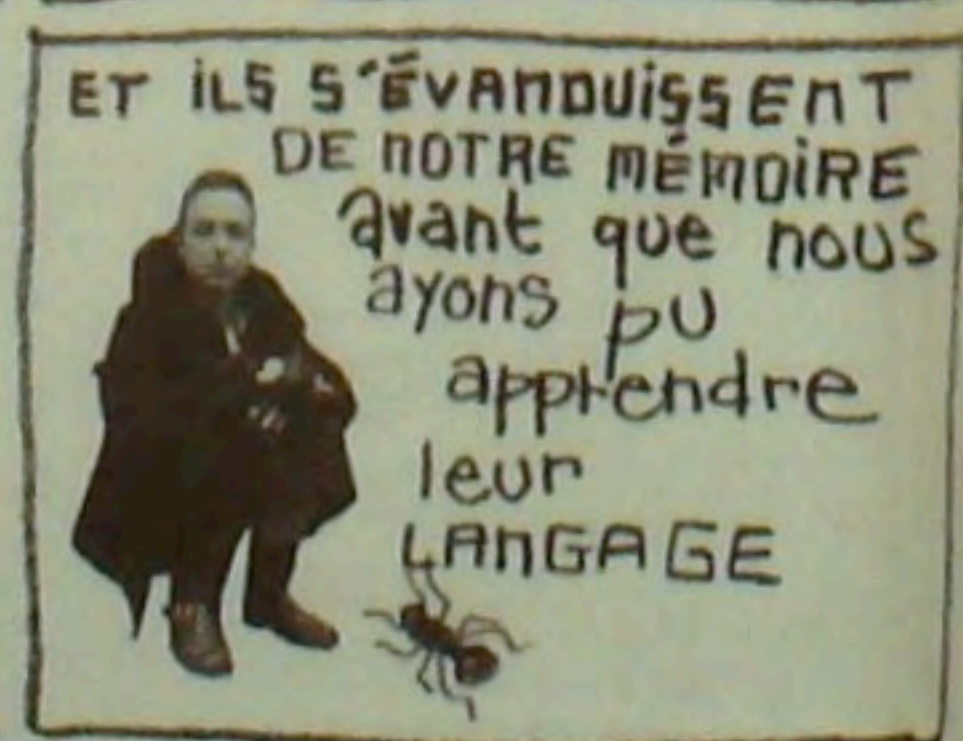
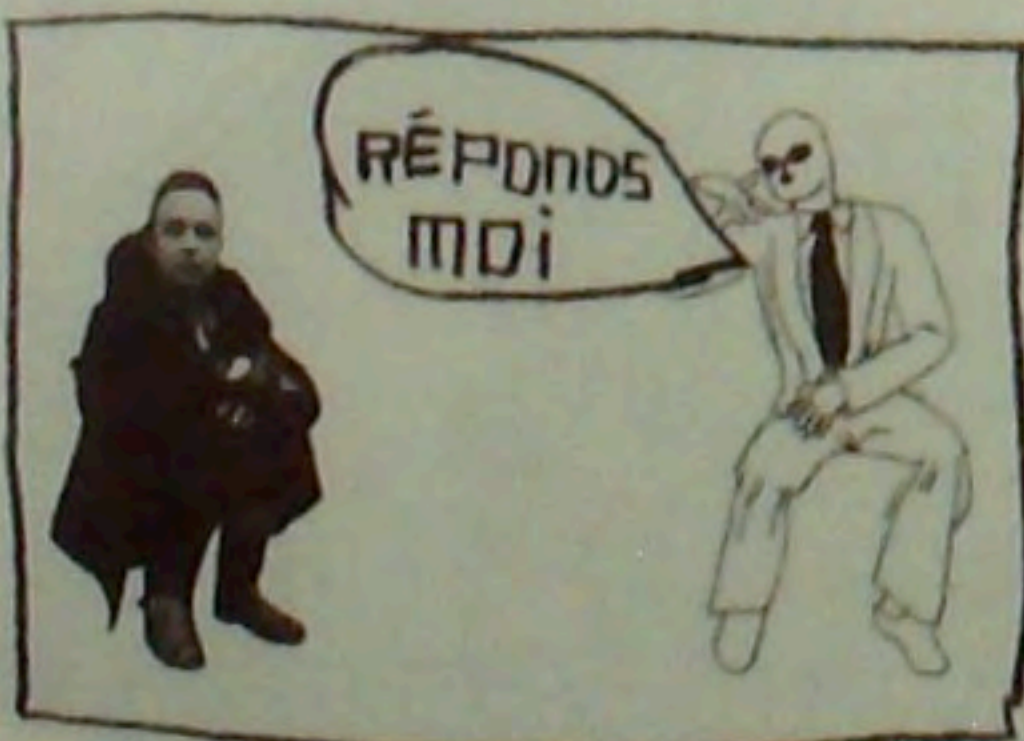
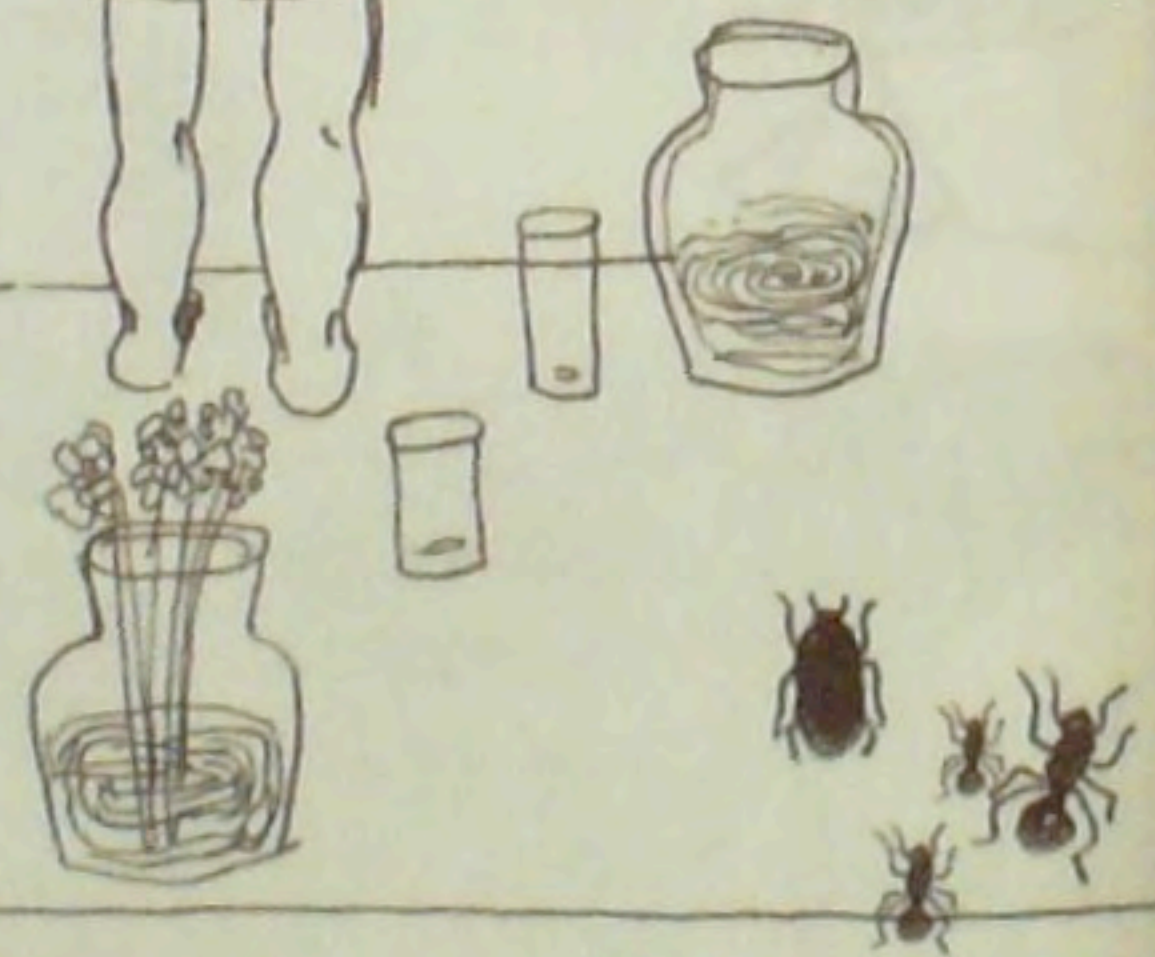
L'EXISTENCE SE DISTINGUE
DE LA SUBSISTANCE

LA LITTÉRATURE LIÉ SON DESTIN
à une NON-CENSURE

NON!



PARFOIS MNO SE SOUVIENT





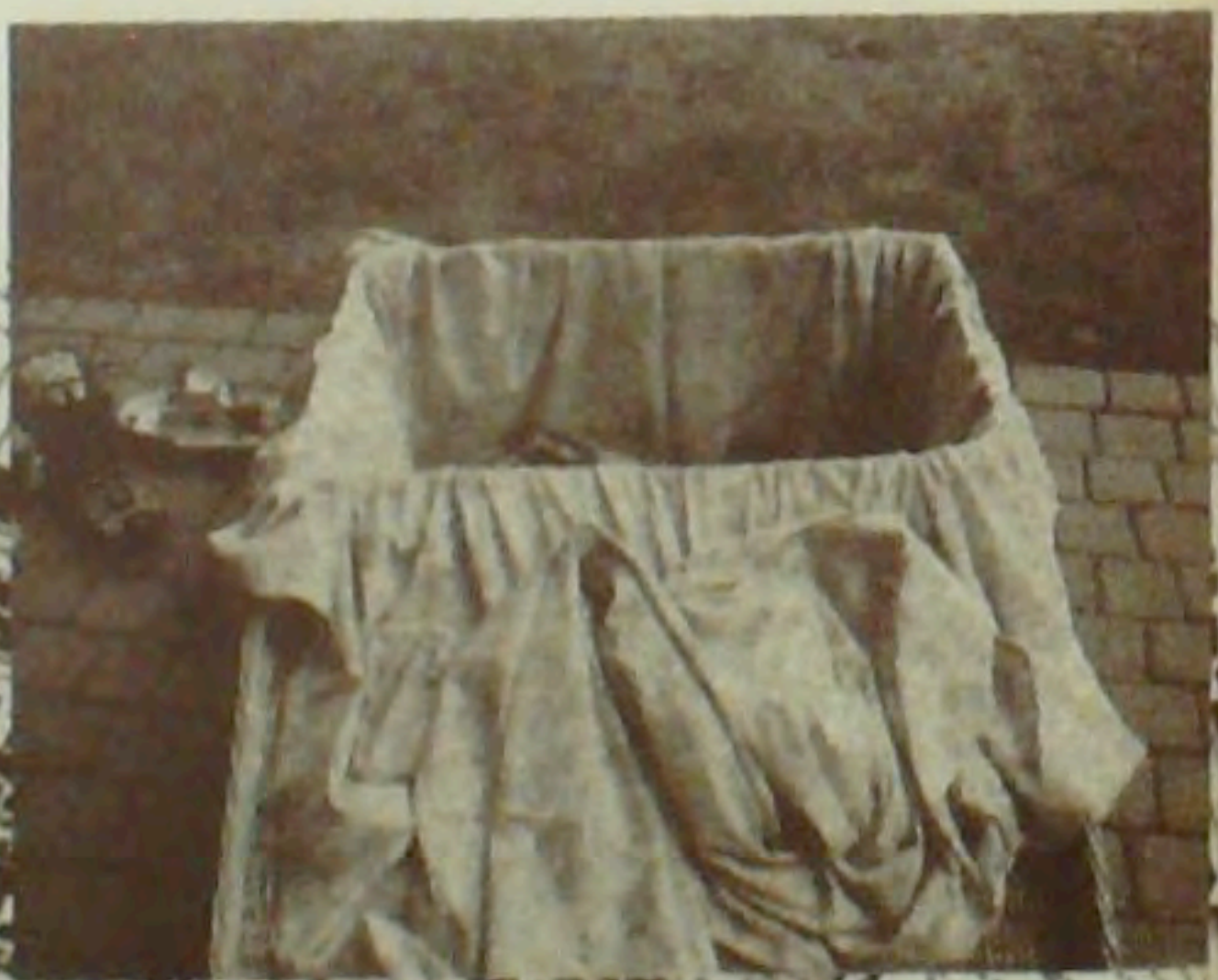
on retrouve les voix,
pas les amygdales



la côtelette sous la chaise
oui c'est moi qui l'ai
mangée



C'EST QUOI BRULER UN LIVRE ?
 ET L'ENTERRER ?
 TU DIS QU'UN LIVRE ÇA
 S'ÉTRANGLE, TOUS CES LIVRES
 LUS DE TRAVERS, PAR LES SPÉCIALISTES
 JUSTEMENT, TU DIS SOUVENT UNE CHOSE
 PUIS SON CONTRAIRE SURTOUT QUAND
 TU MARCHES DANS TOKYO
 OU DORS À LOS ANGELES...



LE CORPS EST UNE CONSTRUCTION



La mère

"Cet enfant doit dormir"



Pasolini

"Pino Pelosi n'est pas mon assassin !!!..."



Sa Majestee Pôhèzie

"Attention Gisèle!
Le vers bouge!"



Maïa Kovsky

"Lisez Khlebnikov !!!"

CHOISIR DE CHOISIR DE CHOISIR?



La Boyeuse

"Je bave en couleurs"



Volniek

"Je précède les ordres"



Arthur

"Arthur revient"



Pepito

"Ha! le chocolat!"



L'Homme à la capote

"Spinoza me va"



La paire

"MNO ma chérie!..."



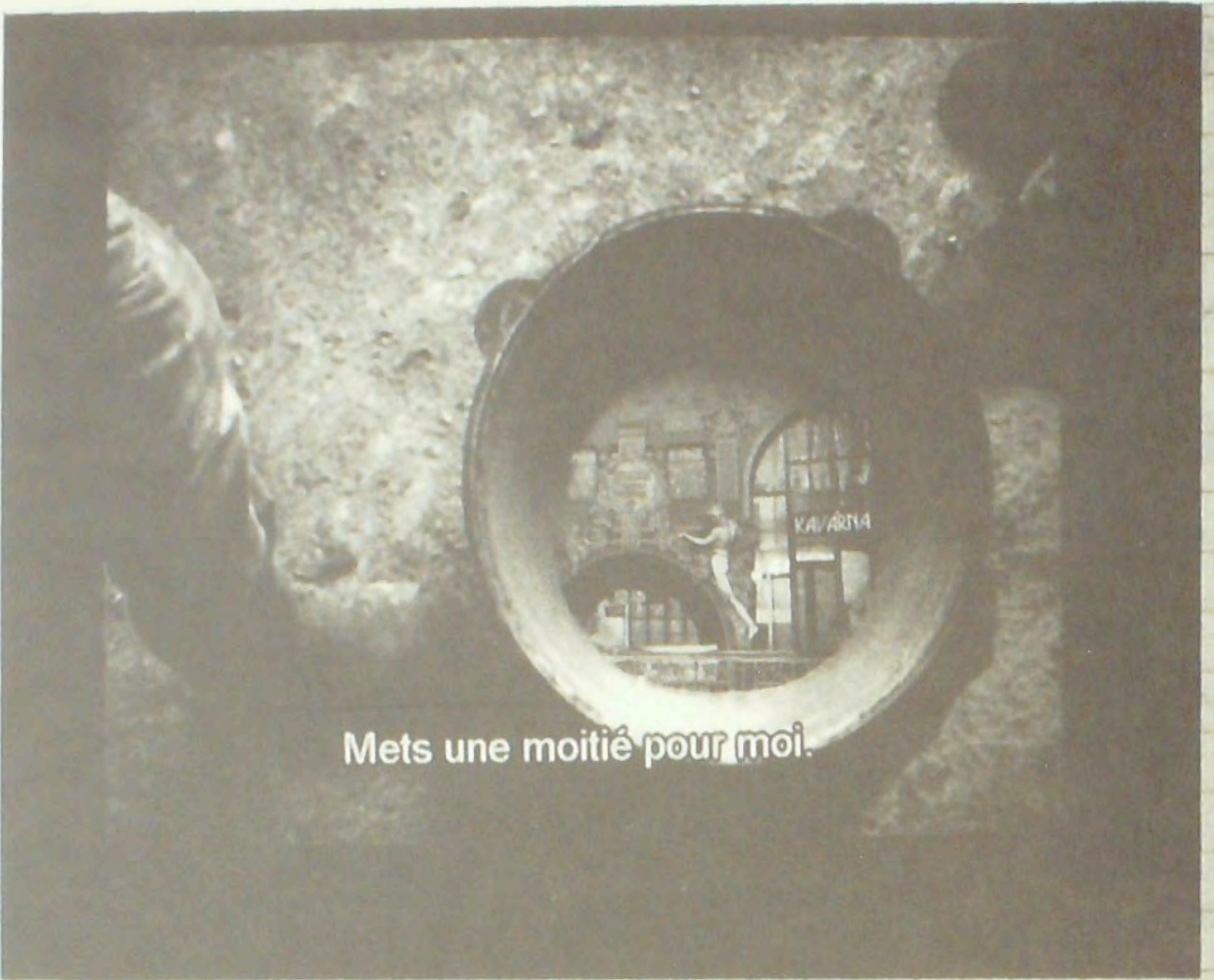
Le chat

"On va rire!"



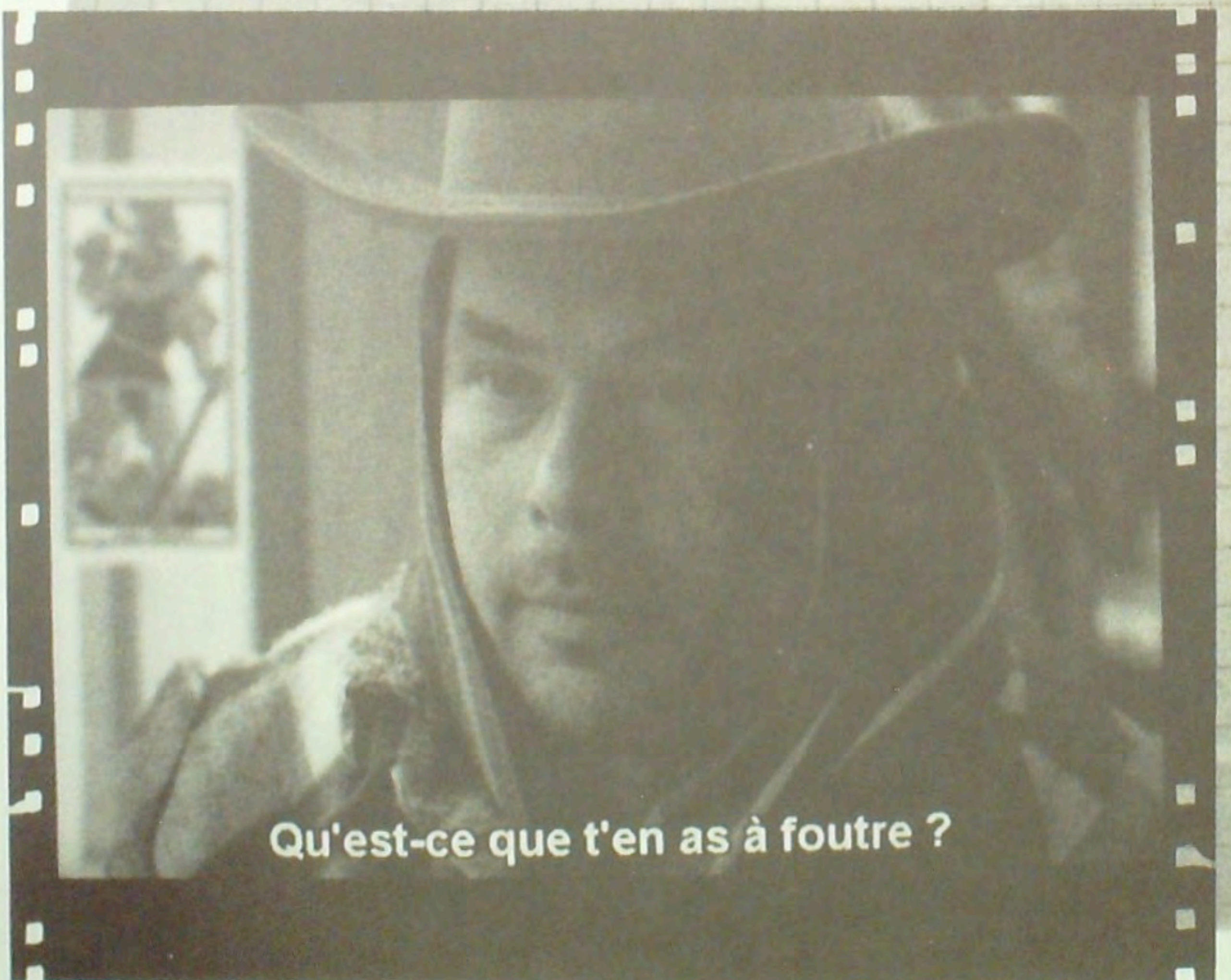
Noeud-papillon

"Laisse tomber mec..."



Mets une moitié pour moi.

Où on voit que réduire l'objet d'art à une utilité fonctionnelle relevant du loisir **et de la consommation continue** à nous faire vomir ...



Qu'est-ce que t'en as à foutre ?

Tandis que craignant d'être mordu, **M** découvre que la religion capitaliste, dans sa phase extrême, **vis**e à la création d'un **improfane absolu**



Il n'y a que du lait.
Pas de crème aigre.

que **N** ne sort plus puisque le trou noir **c'est** le plus lumineux du monde



Où atterrissent ces instruments ?

et que, réduite au silence par une "clause de confidentialité"
O s'interroge sur la **multiplicité des grammaires.**

IL N'Y A PAS D'ART SANS REGARD QUI LE VOIT COMME ART. POUR N, PARTOUT C'EST LA GUERRE. IL DIT : "PARTOUT C'EST LA GUERRE, REGARDEZ C'EST LA GUERRE..."



NOUS SOMMES EN GUERRE. LA REPRODUCTION GÉNÉRALISÉE
RÉDUIT TOUT À UNE BANQUE DE DONNÉES... NOUS SOMMES EN GUERRE.
IL EST TUÉ AU 9ÈME EPISODE. IL DIT:
"C'EST MON NOM QUI M'A FAIT ÇA."



IL N'Y A PAS QUE LES DIEUX QUI MEURENT
SANS CESSER ET DE MULTIPLES MANIÈRES...



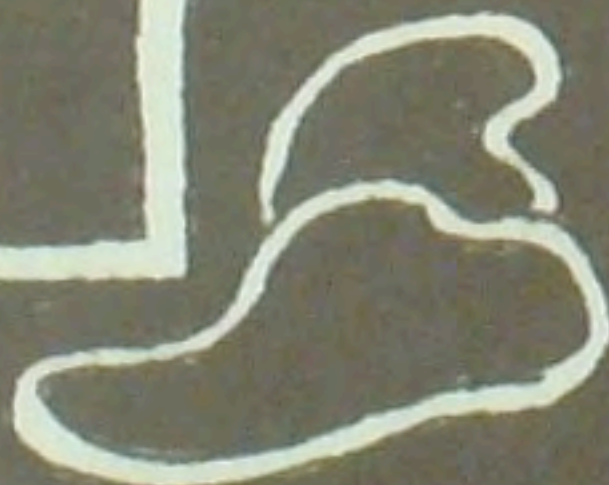
Il est aveugle. Nous
lui apprenons à nous
faire voir ce
qu'il voit.



La douleur
semble
être de
circonstance.

mais un cri quand c'est un cri
de douleur, est-il
plus qu'un cri?

à Tokyo plus qu'à
Marseille moins
qu'à Budapest?



La concentration
est une action.



QUEL CRÉTIN A ÉCRIT QUE DADA ÉTAIT NÉ À MUNICH ?





LE PLUS LENTEMENT POSSIBLE
(EXERCICE DE LECTURE LENTE)
À LA MANIÈRE D'UN PHILOLOGUE
GAVÉ D'ÉPINARDS.

HONGRIE : NOUVEAUX POÈTES

Anna Balint

La poésie de l'autre

Pour renouer le fil des relations littéraires entre la France et la Hongrie, il faut retourner cinquante ans en arrière. Dans quelle mesure le rideau de fer a-t-il empêché les lecteurs des deux côtés de rencontrer la poésie de l'autre ? Lajos Kassák, grande figure de l'avant-garde avec ses revues *Ma* et *2x2*, Charles Sirató avec son manifeste dimensionniste, Attila József et Gyula Illyés sont sans doute les derniers à avoir pu être accueillis dans la littérature française. Peut-être l'almanach plurilingue *Arion* (1966-1987) de György Somlyó aussi est-il arrivé entre les mains des lecteurs français.

Notre histoire parallèle commence au moment de la deuxième guerre mondiale qui détermine les orientations de la génération des poètes hongrois qui faisaient alors leurs débuts. Les plus importants d'entre eux (László Lator, Ágnes Nemes Nagy, János Pilinszky, György Somlyó, Magda Szabó) sont rassemblés autour de la revue *Újhold*. Au lieu de l'engagement direct, leur poésie s'attache à découvrir au travers d'une réflexion poétique et d'une abstraction intellectuelle, les conditions morales de l'existence humaine. Ce groupe a rapidement été isolé par la politique culturelle de l'époque. Dans la première décennie suivant la guerre, les critères du jugement littéraire se réduisaient à l'adhésion ou à l'opposition à l'idéologie socialiste. Les dogmes culturels ne pouvaient concevoir la politique, la société et la culture que comme une entité indissociable. L'unique ligne de partage admise par l'idéologie marxiste était celle séparant les forces du progrès de celles de la réaction. Un bon exemple de l'exclusivité et de l'ubiquité de ce système se trouvait dans les années cinquante à l'entrée de l'Académie de musique de Kolozsvár (Roumanie) où avaient été affichées à gauche la liste des oeuvres progressives de Béla Bartók et à droite celle de ses oeuvres bourgeoises, Chrabyde et Sylla entre lesquels devaient naviguer jour après jour étudiants et professeurs.

La seconde étape de notre histoire parallèle est la révolution de 1956 et son écrasement. L'Union des Écrivains hongrois y joua un rôle de premier ordre

dans la formation d'une opinion publique intellectuelle. Elle s'opposa ensuite unanimement à l'occupation soviétique, ce qui entraîna sa suspension en 1957. Le gouvernement Kádár exerçait sur les écrivains une pression que même le règne de Rákosi n'avait pas atteint. Une grande partie des communistes réformateurs fut emprisonnée, les autres furent contraints à émigrer ou à ne plus publier. C'est ainsi que plus de 200 écrivains signèrent la lettre de protestation contre la décision de l'ONU de discuter en assemblée plénière le sort de la révolution hongroise. Au terme de longues et précautionneuses tractations, l'Union des Écrivains put reprendre ses activités en septembre 1959. La politique et la culture ne se confondaient certes plus, mais une catégorisation plus souple en oeuvres soutenues, tolérées ou interdites était installée. Un système institutionnel se mit en place, fonctionnant à plusieurs niveaux de haut en bas, où se trouvaient les maisons d'édition et les revues. La censure se consolida, ce n'était cependant plus les idées dangereuses du point de vue de la dictature qui étaient poursuivies, mais des styles, procédés poétiques, des tournures grammaticales et rhétoriques. Les oeuvres d'écrivains jusqu'alors condamnés au silence furent publiées les unes après les autres, à tel point que même un nouveau recueil de Lajos Kassák vit le jour, et qu'il put aussi organiser une exposition autofinancée. Toutefois c'est bien l'avant-garde qui souffrit l'exclusion la plus radicale de la littérature hongroise, en partie du fait de György Lukács concernant l'avant-garde, et de Miklós Szabolcsi (professeur invité à la Sorbonne pendant les années 1960) pour la nouvelle avant-garde. Les productions issues de l'avant-garde ont pour la plupart paru à l'étranger dans les revues *Ex-Symposion* en Yougoslavie ou *D'Atelier* à Paris, et seulement sous forme de samizdat en Hongrie. Les créateurs, écrivains ou plasticiens, ont vécu cette période dans le plus grand isolement ou en émigration.

Néanmoins, la parution à la fin des années 1960 des recueils de trois poètes, Dezsó Tandori, György Petri, Imre Oravecz constitue un tournant dans le discours poétique : le discours représentatif ou abstrait est remplacé par une posture narrative impersonnelle ou ironique. Au lieu d'une poésie reflétant la réalité, une nouvelle forme de référencialité existentielle inscrite dans la langue apparaît, la recherche des possibilités extrêmes de l'expression linguistique devenant un programme poétique.

C'est à cette époque, dans les années 1970-1980, que les poètes contemporains dont la voix compte aujourd'hui ont fait leurs débuts, parmi lesquels Endre Kukorelly, qui se situe dans la lignée de l'avant-garde hongroise de Miklós Erdély, Tamás Szentjohy et Jenő Balaskó. La critique systématique de la langue par ces

derniers a pu servir de modèle à l'enracinement dans le langage et la distance ironique de Kukorelly. Il écrit des textes, traite la langue et la tradition comme matières premières. Ses poèmes présentés ici proviennent du recueil *Hölderlin* (1998) dans lequel il entrelace le texte contemporain et l'oeuvre canonique, avec des fragments en allemand de cette dernière. Mais au lieu d'adapter la citation à son texte, elle y est présente dans son extériorité servant plutôt, de façon ironique, à faire apparaître le texte de Kukorelly du côté de la tradition, et non l'inverse. Considérant la langue comme un système de signes indépendant du sens, ce recueil est construit comme un acrostiche organisé sur les 9 lettres du nom Hölderlin.

István Kemény a commencé à publier à la fin des années 1980 des fables mêlées d'éléments mythologiques, de fragments bibliques, écrites dans une perspective qui semble échapper à l'histoire. Ses chansons partant des circonstances quotidiennes s'approfondissent en traités métaphysiques. Au travers du champ associatif vaste et de l'atemporalité volontaire de ses poèmes, il confronte les lecteurs au passé refoulé, à l'amnésie collective, à l'illusion de sécurité, à la méconnaissance de soi, comme dans un miroir déformant. Dans un discours non dépourvu d'ambivalence, il évoque l'engagement moral de la poésie sans le pathos de la modernité. La position du narrateur est sceptique, son monde poétique est dominé par le relativisme, les questions existentielles bien que situées dans l'histoire sont privées de sens historique sûr.

L'évaluation de la tradition poétique et de l'héritage social est une tâche qui est revenue aux jeunes poètes commençant leur carrière après 1989. Une critique systématique postcommuniste fait cependant défaut à leurs travaux, leur engagement s'affirmant plutôt dans le choix de traditions littéraires, de thématiques, d'appartenances.

La présence massive d'auteurs féminins est un phénomène nouveau dans la littérature hongroise. La critique contemporaine les ignore plutôt cependant. La notion même d'écriture féminine n'a pas fait son apparition - et n'a donc pas pu être analysée - en Hongrie. Bien que les textes des poètes présentées ici ne soient pas à rattacher directement à la question de l'identité et de la subjectivité féminines et que leurs procédés poétiques ne prétendent pas aboutir à la création d'un langage spécifiquement féminin, ils font toute sa place à l'expression d'une poétique féminine. Empêchant la continuité discursive du poème avec des tournures accumulatives, des appositions qui perturbent la lecture, c'est dans l'espace vide des ruptures que s'exprime, dans les textes de Vera Filó et Virág Erdős une altérité autrement indicible. Ce n'est sans doute

ensommeillées [Ô, fatiguées], dans un ordre étrange qui semble par la suite convenable, même parfait. Comme le carnet de bal d'une jeune fille à son premier bal. Ça lui convient, ça convient à l'occasion : mais à quoi elle convient, l'occasion ? *Bilder aus hellerer Zeit leuchtet ihr mir in die Nacht ?*

(4)

Non, ça ne reste pas de cette façon, ce n'est pas le bien qui reste, c'est vrai, ni le mal non plus. Ni ça, que rien ne reste. Mais c'est pas ça qui est bien ou mal, ou si, je ne sais pas, quand même reste ça, mais dans ce cas là ça regarde déjà un autre, pas moi, et c'est un assez sérieux problème.

Und nicht einmal bist du allein ?

(5)

Commençons par le fait qu'il me faut rester seul très longtemps pour en arriver à appeler quelqu'un par désespoir. Et un téléphone doit être à proximité. Si ce n'est pas vraiment le cas, alors je n'appelle pas souvent les autres. Il est permis, mais c'est dangereux, et c'est possible aussi que ce ne soit pas permis, même si le danger passe. *Aber das Haus ist öde mir nun.* J'ai acheté un téléphone sans fil.

(6)

Durant toute une période j'ai pu manger de la semoule au lait sans difficulté. C'est à l'hôpital que pour la première fois je l'ai vomie, on ne me l'avait pas bien remuée, la semoule s'est agglutinée en grumaux, des grumaux gros comme des cerises. Il fallait la manger, je ne peux pas dire qu'on me gavait explicitement mais on n'ôtait pas la cuillère de devant ma bouche jusqu'à ce que. Je l'ai mangée, j'ai immédiatement vomi. De la manière suivante, assis sur le lit, dans cet ordre, d'abord allongé puis assis et en avant dans la direction des pieds du lit. Je regarde devant moi, en hauteur, vers mes pieds là en bas, à droite, n'importe où c'est comme ça que je regarde autour de moi comme tout le monde. Tout d'abord, la vie a du sens, et ça c'est bien. *Wie Strahlen der Nacht.* Vie hien. Vision du monde ordonnée même si pas organisée, excitée, comme les insectes au printemps, excitante et effrayante, combien elle est intéressante. Lorsque je suis très attentif, pour comprendre ce qui se passe, en général je suis dépassé. Si je consomme tout ce n'est pas

fauteuil ni à cause de la lumière. Dans les meilleurs lieux je suis seul, ce n'est pas une invention de ma part, plutôt un hasard, ce n'est pas non plus pour y convoiter à nouveau un lieu pire. Je ne sais pas pourquoi. C'est ça la mise en scène, elle a été ainsi organisée. C'était bien quand même, bien sûr, l'ombre, c'était bien dans ce lieu à l'ombre. Une femme a coupé en deux une noix de coco. Je me suis promené jusqu'à la mer, je suis resté assis au bord, décor, le vent envoyait du sable dans mes yeux. 8 sortes de, huit ∞, bleu clair. Je sors, je tourne le dos. *Leben will ich denn auch !*. Il est possible que je m'en souviennais mal. J'ai fait un effort pour vraiment être bien dans ce meilleur lieu *mais sans y réussir, et maintenant j'erre dans ce qui est devant, et dans et au-delà de moi, et je ne sais que faire de moi et des autres choses*. Quelques claquements aigus durant la nuit. Je ne m'en souviens pas exactement. Je me suis appuyé contre un arbre p....D'autres provinces. Le rêve d'un autre.

N. An die Hoffnung

On a ouvert beaucoup de nouveaux magasins et quelques cafés.

On est très mal ici.

Le long de la rue Izabella jusqu'à la place Rósza.

J'ai commencé, non ?

Et puis en sens inverse dans la rue Rósza. Il y a absence d'humeur, mais cette absence n'est pas particulièrement soulignée. Je ne m'écarte pas, je n'évite rien, ne contourne rien, c'est ici que j'ai l'habitude de me promener, *o, Schöcke mit anderem nur das Herz mir*, je me promène ici. Pas souvent, plutôt peut-être.

On ne nettoie pas trop. Je ne tombe sur personne de connu.

Un malade est sorti de l'hôpital, il est assis sur un banc, et il nazille, aspire, reprend l'air, observe les vieilles femmes sortant de l'église. Moi, j'ai quelque chose à faire. *Die liebliche Zeitlose mir am Herbsttag ausblüht*. Beaucoup de choses à faire et à laisser tomber. À vrai dire, c'est une compétition.

Moi, mon cœur, ce malade, et ces vieilles femmes.

Traduction Anna Bulint, avec la participation d'Henri Deluy et Lihane Giraudon

La chute dans le péché

Voici cent ans, lorsque les grands bateaux d'acier
jusqu'aux Etats-Unis portèrent le péché
l'Europe communia et prit les sacrements
sans que l'on sache encor que c'était vainement,
une grippe faucha l'émigré centenaire
la Noël fit présent de sa neige à la terre,
le bourgeois était beau, comme la crémaillère.

Nous habitions encor cette maison d'antan
avec l'esprit d'avant l'archange, esprit d'enfant.
Qu'avions-nous pu fouiller dans les tiroirs du père,
tu ne te souviens pas ? Il les trouva ouverts.
Comme c'était Noël, il ne nous punit point,
mais fouilla longuement dans le feu, de sa main.
Car sans le percevoir dans le feu nous jetâmes
quelque chose qui brûle encore au fond dans les flammes.

Chrétien et moyen

Froide.Froide, la famille entière.
La branche de la rue Ráday, froide aussi,
La branche de la rue Polgár, froide aussi,
La branche de Budakalász, froide aussi,
La même froide poignée de main.

Froid déjà du côté de leur premier aïeul,
Garde du corps de la reine, à Vienne,
Et froide, à deux ans déjà, la petite Lucia Terezia
Dans son berceau, là-bas, en bas,
Froid, l'enchevêtrement tout entier.

Poissons, cancers, et scorpions,
Lui trottent dans la tête, et des blagues
Car le dialogue tourne facilement
À la causerie. Froide.
Tu ne me croirais pas, si je dressais la liste,
Des héros qu'elle refoule, à elle seule.
Si elle saisit Darwin et Freud,
C'est par la barbe. Petöfi ?
Il n'a pas vécu. Béla Bartók ?
Oncle Denis l'a descendu
D'un bon mot, en 1920.

Froide.

Mais ne va pas t'imaginer là du tragique,
Un grand peuple, une classe arrogante, angoissée,
Qui court à sa perte, et croit qu'elle a
Fait la guerre, alors qu'elle allait juste au front
Qui se désintègre et autant en emporte le vent...
Je crois déjà entendre tes acteurs !
Mais non ! Ce n'est qu'une seule famille
Qui, par hasard, se trouve être : froide.

Y naître est l'oeuvre d'un instant,
S'en libérer n'est possible que par le sarcasme.
Et tout le reste est esprit de clan.

Car d'ailleurs Satan lui-même
Pourrait y être élevé, car un enfant,
C'est un enfant. Donc s'il était là, on l'élèverait,
Le dimanche, il attendrait son escalope panée,
Quand il serait adulte, aussi,
Il serait comme dans sa famille,

Et eux, ce sont les fous, à terre traînant leurs formes.
Là-bas coule le Danube, charriant, consolant ses eaux.
Tous, là-bas, vers là-bas.
- Papa, regarde ! Là-bas vont les jeunes filles, qu'elles sont belles !
- Je vois... avec quoi, as-tu encore taché ton maillot ?
Là-bas va l'Instinct Lumineux, en maraude de souvenir en souvenir.
Là-bas va Karl May à cheval sur un bacille des oreillons.
Là-bas, les professeurs escortent un professeur, dans la discipline, à grandes enjambées.
Là-bas s'en va le tour en bicyclette manqué.
Là-bas roule la bille, de la pointe du stylo jusqu'aux cahiers lointains.
Là-bas s'en va la voiture de Lisbonne, nimbée de fumée,
Et là descend Moni, qui ne voulait plus vivre.
Tous, là-bas, vers là-bas.
- Maman, regarde ! Là-bas vont les hommes, qu'ils sont beaux !
- Oui... mais qu'arrivera-t-il à ton maillot, ma petite tache ?
Là-bas volent les oies sauvages et leurs voix.
Cette trace noire sur leur dos : la contrainte qui les pousse à aller et revenir.
Là-bas s'élève la surface et se déverse le canal.
Là, c'est le printemps, l'été, l'automne, l'hiver, chacun enfermé dans son sac.
Là-bas vont les vus une fois, les plusieurs fois, les jamais vus.
Là-bas vont les passés et vont les à-venir.
Là-bas vont les passés et vont les à-venir.
Là-bas vont les voitures-lavoirs avec, au lieu d'eau, de l'eau pure.
Tous, là-bas, vers là-bas.

Presque noir

Il est un ange, là-bas, en Amérique,
Dans un petit musée
D'une petite ville, un ange
Presque noir. Il y a six cents ans,
Au temps de la Grande Peste en fut peint le portrait
En Italie. Il jette un regard fier et dur

nades de l'été. Bruissement de feuilles. Aboiement de chien. Le soleil d'hiver ne fait pas grand chose. Jusqu'à midi, il se contente d'éclairer, chercher sa place, comme quelqu'un d'inquiet. On ne sait pas pourquoi il fait ça. Brouillard, brume, nuages interminables. Et autant de détours. L'usage pas assez réfléchi des interrupteurs. Et puis tourner le robinet du gaz. Préparons l'eau du thé. Après le déjeuner, on est inquiet. Le ciel est gris, dit-on, à défaut de mieux, en effet il est sans couleur. « Tournez à droite à la deuxième rue » ont-ils dit. Je vais essayer cet après-midi. Météo à la radio. Informations. Émissions. Du bruit au moins le temps que l'eau coule, que l'huile grésille, que le siphon gargouille, que la chasse d'eau se remplisse. Je jette aussi un oeil sur la télé. Beaucoup de visages connus me saluent gentiment. La redevance a été retirée de mon compte. Je vais y aller, quand midi aura sonné, à deux heures ou un peu plus tard. Quatre heures : je me mets en route en suivant le soleil d'hiver. « COLLECTE DES ENCOMBRANTS » C'est écrit sur des panneaux. Avec l'adjectif : automnal. Dans les containers des tas d'affaires usées, brisées, toutes inutilisables. Deux rues plus loin je tourne. « Derrière la nouvelle maison, vous verrez, c'est là. » Qu'est-ce que je peux laisser pour que tu saches que je suis passé par ici. Et dis-moi, qu'est-ce que je cherchais à cet endroit. En arrivant dans le quartier des pavillons, une odeur de fumée. On brûle les feuilles mortes, ou les branches entassées. Les déchets de l'été. Les squelettes desséchés de quelques belles fleurs. Dans la chaleur, comment les jardins flamboyaient ! Comment les fleurs s'embrasaient dans l'été ! Les chiens s'élancent dans les jardins. Le soleil d'hiver est déjà brouillé comme la télé l'après minuit quand l'émission est terminée. Et qu'il est déjà quatre heures. J'éteindrais volontiers, si je pouvais. Dis-moi comment le soir arrive. Les feuilles mortes, quand je marche, qu'est-ce qu'elles murmurent. Dis-moi, qu'est-ce que je dois leur répondre. Dans la rue enfumée, les vieilles dames, dis-moi comment elles parlent aux chrysanthèmes tandis qu'elles vendent leur bouquet maladroit.

dis-moi, que dois-je lui répondre. Si on me pose des questions, que dois-je répondre alors. Ce que j'ai perdu au cinéma et dans la rue, ce que j'ai perdu au travail. À la place du soleil d'hiver. Le COCA-COLA LIGHT éclaire en rouge. Je me répète ceci, cela, je rumine, « this is the end, my only friend, the end », c'est une vieille chanson. Il parle tout seul, comme les mendiants. Son visage lui demande pardon, ses mouvements mal assurés. Il ne sait pas quoi faire de lui-même. Il cherche une mélodie dans les discours. Si je tendais la main... Se mêlant aux musiciens de rue, il marmonne seulement, laisse voir son visage, ses larmes. Il marmonne titatitati taati. Et à six heures, il fera nuit.

L'amour éternel

Ses pieds pendent dans une humidité trop froide,
et il commence à chercher : « en fait, où est-ce que je suis ? »
Et, se demande-t-il, « les clés où est-ce que j'ai bien pu
les mettre ? ». Des odeurs bizarres

l'entourent. Comme la structure d'un sonnet,
des échafaudages de phrases partout :
« Chantier. Sa maison c'est la langue. » Je
mets un ordre métaphysique,

et descends dans une épicerie de nuit,
« Mon chéri, tu veux du fromage de tête et du nescafé ? »
demande une voix dans la cage sombre de l'escalier.

Peut-être tout ça finira-t-il par un drame amoureux...
Ce n'est pas grave. Aujourd'hui Amour ne travaille pas,
S'il y a de l'ordre, tout est en ordre. En somme.

Traduction Sophie Aude et Anna Balint, avec la participation d'Henri Deluy et Liliane Giraudon

La pierre ponce s'entrechoque, l'épine cornée égratigne, et le rictus d'orgueil.
L'air retenu dans les poumons.
Comment elle exploserait la joie, s'il y en avait.
Seulement le vertige de la concentration.
Mat et l'éclat de glace poncé.
L'attention tendue au-dessus de la poudre d'or disparaissante.
Les proportions du mélange eau pure alcool pur contrôlées par ta langue.
L'ivresse correcte du doreur-né.
Humide le panneau de bouleau se gonfle.
Oh sainte électricité réunissant tous les fils.
Palette molle : lamelle en bois matelassée de peau sauvage, pare-brise de
parchemin
Renfermant le couteau à double lame, mais émoussé.
Attention si tu y touches !
Et grâce au plaisir,
Marzacotte lâche prise !
Lâche !
Dans ton atelier étouffant, divin maître Marzacotte !
Tenace et patient, tu peux féconder du pollen le plus ardent
Le vagin en broquart doré des Saintes Vierges !

Besoin

Il me faut l'oeil tatar.
Le crépuscule pourpre.
Le brun partout.
La chair blonde.
La peau huile de lin.
Le goût de fer.
Le rouge de Mars.
Avec des noms imaginaires une autre fois.
Tous à la fois ou ailleurs.
Les roux anglais, pompéiens, de Venise.

Bien sûr, il ne le faut pas.
Il ne faut aucun d'entre eux.

Taché de rouge

Par derrière il prenait
Ma taille
En blanc de zinc
Les tamis
Cliquetaient.

DANSE

frappe du pied ici
frappe du pied là
les braises s'envolent
ne regarde pas

mon ombre s'ouvre sur le ciel
mon ombre tombe en cendres
regarder voir de nouveau
l'étincelle comme noyau

l'emportait l'emportait l'emportait
l'aube flamboie
essaim d'oiseaux figé
sous les soupirs

jusqu'à jusqu'à jusqu'à
présent croyait que tant
qu'il flambait dans le brouillard
il resterait pour l'éternité

l'enleva j'ai laissé comme
si c'était moi qu'on emportait
dans une telle ferveur
éteindre les flammes avec le feu

à son côté mon corps
dans la fonte dans la fonte

VIRÁG ERDÖS

« La tour de Babel » comme forme grammaticale, ou complète la phrase suivante

Babel a une tour,
mais elle ne lui arrive pas à l'épaule.

Babel a une tour,
aucun problème de subsistance par contre.

Babel a une tour,
mais il l'enlève pour la nuit.

Babel a une tour,
en fait ce n'est pas la sienne, mais celle de Noé,
et pas tant sa tour, que sa baraka,
tant pis.

Babel a une tour,
il aime sa femme quand même.

Babel a une tour,
mais seulement dans ses rêves.

Babel a une tour,
mais il n'y a pas de quoi
en faire une montagne.

Babel a une tour,
mais le malheureux –
souffre d'hydrocéphalie.

Babel a une tour,
mais ça va s'arranger.

mais c'est loin d'être fini,
parce qu'il s'en sort toujours et jure de se venger.

Babel a une tour,
dont même dieu ne veut pas.

Babel a une tour,
mais jusqu'à présent aucune source palestinienne
ne l'a confirmé.

Babel a une tour,
mais c'est pas une raison pour traiter les gens de Juifs.

Babel a une tour,
mais ses perspectives ne sont pas si favorables.

Babel a une tour,
mais si belle
que les mots vous manquent.

Babel a une tour,
allez, encore une,
et puis bon.

Babel a une tour,
mais il en faudrait bien plus pour que
le monde s'arrête de tourner.

Conte de l'hippopotame qui avait peur des vaccins

Et en plus, il n'avait pas peur que des vaccins,
mais aussi des émotions superflues.

En dehors de ça, il avait aussi peur de l'enfer des enfers ;

En dehors de ça, il avait aussi peur des lourdes privations,
même si elles habitent à l'autre bout de la rue.

En dehors de ça, il avait aussi peur du bonheur,
qu'on le retire de son compte.

En dehors de ça, il avait aussi peur du malheur,
qu'il ne rentre pas dans sa voiture.

En dehors de ça, il avait aussi peur de la réalité,
même si ce n'est que du cinéma.

En dehors de ça, il avait aussi peur des conséquences,
qu'allait-il leur donner à manger ?

En dehors de ça, il avait aussi peur des intrus,
bien que cela soit exclu.

En dehors de ça, il avait aussi peur de son ombre,
qu'un jour on la découvre.

En dehors de ça, il avait aussi peur des questions embarrassantes,
bien qu'on les aie déjà contredites.

En dehors de ça, il avait aussi peur du travail quotidien,
parce que ça il connaît déjà.

En dehors de ça, il avait aussi peur des Diables Amorphes,
alors que c'est une teuf.

En dehors de ça, il avait aussi peur du feu rouge,
parce qu'il l'aimait beaucoup mieux quand il était vert.

En dehors de ça, il avait aussi peur de la révolte des masses,
alors que de ça, c'est sûr, il n'y a rien à craindre.

En dehors de ça, il avait aussi peur de l'attaque des clones,
si bien qu'il préférerait se cacher les yeux.

Derrière le rideau de fumée, le port qui fait peur,
une fausse information est arrivée : les prétendants sont partis,
ils ont emmené Pénélope avec eux.

Nuit selon l'heure hongroise.

Celle-ci non plus tu ne la passes pas dans ton foyer,
tu es à des kilomètres de tes pénates et de leur bonheur.
Tu n'en as toujours pas connues d'autres,
celles de la grand rue aux deux moulins.
Déjà tu as plus vécu qu'Ernö Nemecek,¹
tu as eu le temps de te salir
- pas plus qu'il ne faut - -
ça en a été vite fini de l'innocence.
Des pénates aussi. Tu dois exiger qu'elles te reviennent.
L'ancien, le sans pareil te magnétise,
tu en es le prisonnier. Sourd à la nouveauté.

Nuit selon l'heure hongroise,
conjectures sur le Second Avènement.

*Le motif de Stalingrad, ou
pourquoi j'évoque si souvent les soldats*

Il y a autour de moi tout ce qui
me rappelle le monde dans son intégrité.
Une adresse officielle dont aucun ordre ne peut m'éloigner.
Des crayons de la poste taillés dans le cendrier
jusqu'aux verres en cristal aux pieds d'alpaca :
tout provient de l'Ancien Empire.
Tout ce qui est plus récent est fragile.
Je laisse la technique entrer dans ma maison
et dès le lendemain, elle réclame un spécialiste,
je n'ai plus qu'à courir chercher une main d'or.
Si je le décide, c'est aussi ma poche de résistance
où je peux tenir pendant des mois,
et bien sûr une enclave dont l'habitant

que je vois pour la première fois.
Au mur du grand magasin, c'est là que Paulus a capitulé.
Ce qui brûle ne peut pas être un point fondamental.
Mais les murs entre lesquels s'est joué l'essentiel,
le commerce, les cours de piano,
deux baffes magistrales, l'amour,
ou la reddition,
et les déjeuners dominicaux.

Le coup d'oeil de Canaletto

Le matin précédant le grand séisme,
de loin la ville apparaît comme une entité étincelante.
Quelques fissures peuvent bien l'émailler –
nul ne s'attend aux Archanges ni aux épées flamboyantes.
Le cerveau photographe fixe la série des images :
l'un de nous achète ses somnifères,
il sort de la pharmacie Maria,
monte dans une voiture sur la place de l'Ancien Marché.
Le lendemain à l'aube, cette pharmacie n'existe plus,
ni cette voiture, ni la place de l'Ancien Marché.
Il ne reste que ce Dresdien qui n'avait pas dormi de la nuit,
et regarde maintenant les basses terres rasées.
Le survivant n'est jamais de bonne foi. Il est sûr
que ce qui s'est passé est irréparable.
Nostalgique celui qui s'accroche obstinément
à une maison d'angle sans caractère –
ce n'est pas lui qui l'a construite, il n'était même pas né, à l'époque,
mais quand elle s'est effondrée, ce sont bien ses affaires
que la maison a enterrées sous elle.
Le nostalgique reprend au désert
un territoire assez grand pour une maison.
Il creuse jusqu'au massif primaire,
rassemble les roches erratiques difformes,
grillées noires à mille cinq cents degrés Celsius,
avant de les inventorier minutieusement.
Ensuite sur son terrain, il construit

conduisant à la Vieille Ville,
et qu'ils excluent pour toujours
de la circulation ce qui
a pu rester quand même
entre les boulevards
à la place de l'enfer de soufre.
Que le tramway n'y pointe plus jamais
son nez rond. –
Et puisque le silence s'est fait, je dis :
Dresde n'existe pas,
ce qui est,
est indiciblement bien.

Perspective du propriétaire

Propriétaire, prends soin de tes archives.
Le domaine d'été est en grand danger : des mains
crochues y fouinent, les fougères bruissent.
Foule qui se lisse les plumes à la Petite Gare,
des vacanciers étiolés, comme un troupeau. ;
l'été anémique s'achève dans un écroulement.
Le nom du domaine : zone de la belle époque ;
âge d'or, années de jeune poulain, creux du passé.

Propriétaire, prends soin de tes archives.
Le domaine est une maison de vacances dans la Région du Lac,
un refuge, d'où je te tire si tu y as passé l'été
sans fantaisie, bêtement.
Danzig, le trente et un août, il est minuit,
Cracovie sommeille encore, Varsovie ne dort que d'un oeil,
eh, ça ira de mal en pis – elles continueraient plus volontiers le banquet
funèbre.
Le nocud se reserre, il n'y a plus de noces.

Propriétaire, prends soin de tes archives.
À Várad, l'allée le long du Korös est intacte
Ton épreuve du feu, mon âme : promène-toi, là jusqu'au bout,

Les huit principes de la vision photographique
(László Moholy-Nagy, 1932)

1 . La vision abstraite : le photogramme

Combien sont morts ici. Sous les voitures,
dans des bagarres au couteau. Leur sang,
leurs ombres absorbées par la neige et l'asphalte.
L'homme ivre a trébuché,
il est resté là. Crise cardiaque inattendue,
coup de sang, cycliste, roue d'autobus.
On a dessiné leur silhouette, et leur chaleur
s'est écoulée parmi les racines.
Mais parfois, en pleine lumière, après la pluie .
sur la lame gélatineuse de l'asphalte
leur image se révèle, comme sous l'eau,
la trace de leur présence d'un blanc incandescent.

2 . La vision exacte : le reportage

Série d'images : c'est ainsi qu'on démolit l'allée du bazar.
Là se trouvait un boulanger, là un fleuriste
« Ne manquez pas ça » – recommandait
l'écriture maladroite du droguiste.
Pour commencer, on démonte le magasin d'habits.
Et voilà, on emporte le miroir de la cabine.
Ils jettent dans une voiture les barres
de fer rouillées, et se débarrassent
du mur d'aggloméré fendu.
Dans quelques jours, ils auront tout abattu.

Avalanches de miettes, pattes de moineau, cou de pigeon.
Si tu regardes à travers une bouteille de vin :
tout passe soudain dans une lumière verte --
revient, puis saute de nouveau.

6 .Vision en profondeur : radio

Radiographie : le négatif des corps.
Elle fait exister le mécanisme caché.
Un squelette luminescent descend par
sa gorge-fantôme le petit verre habituel.
Sur les os des doigts ou des parties secrètes
les bijoux massifs irradient.
Squelette de poulet se balançant dans les cabas.
Matraques, lames, bombe neutralisante.
L'armée quotidienne des ombres
défile dans la nuit d'un noir de radio.

7 .Vision simultanée : surimpression

Rien ne disparaît : le jour et la nuit,
l'hiver et l'été peuvent être projeté l'un sur l'autre.
Tout se meut en permanence et pourtant rien ne bouge :
tel est l'espace-temps Népstadion.
Les supporters ivres déferlent,
la circulation traverse leurs corps en trombe.
Derrière eux, le Stade brûle
d'une flamme inextinguible. Sa propre absence
frissonne dans l'allée des stands. L'espace
se délite et se renouvelle, mais ne change pas :
il demeure inscrit sur le film rembobiné
et se révèle.

poumon dilaté d'un rose humide, au milieu,
un larynx de boeuf gros comme un bras
se déployait..

Je m'étonnais en les regardant
les cœurs, les foies, les poumons --
tiens, les organes sont beaux ainsi, tout frais arrachés,
rangés, étiquetés, exposés.

Je continuais à fredonner « vent frais... »,
j'avais -- Pâques -, le mort
est ressuscité, la vie et la nourriture
sont également saintes, aujourd'hui aucune chose
n'est plus laide que les autres --
la chair des noix est belle, les champignons sont beaux,
les oranges en pyramides luisantes
sont belles, les pommes de l'an passé,
les pommes de terre poussiéreuses, les oignons
mauves cardinal, les tranches de cœurs de choux,
semblables à l'arbre feuillu qui déploie ses branches.
Sur les étagères, les miels rayonnaient
tranfigurés, les colliers de paprika
étincelaient, et moi, dans la foule bourdonnante,
je marchais, chantonnant « ...vent du matin... ».

Et le lendemain le marché aux puces lumineux.

Le soleil du matin brillait, brillait.
Sur les bâches en nylon des statues de bronze,
des porte-parapluie, des chevaux en plâtre.
On vendait des meubles sur un camion :
commode, miroir, secrétaire,
ici et là, des incrustations manquaient,
ou bien la vitre était fendue --
je ne pouvais pas regarder de plus près :
je comptais pour rien aux yeux du vendeur.

Le sang fermenté des morts circulait
follement dans les arbres, et
la fermentation se distribuait
dans les tiges, les fleurs et les feuilles,
dans les branches – bougies funèbres ?
Milliers de torches victorieuses !
Un chant d'oiseaux énorme
faisait résonner la cathédrale de lumière verte.
Le merle sifflait tellement fort
qu'il faisait trembler le sommet des branches,
il se gargarisait à si grande gorge
qu'il était près de s'étouffer –
parmi les feuilles nouvelles ici et là,
les oiseaux chantaient,
et soudain jaillit de la semence l'herbe qui
avait poussé sur les tombes, un coq faisane...

La vie est plus forte que nous,
le soleil de midi se déverse, se déverse,
il sort de l'obscurité pourrie,
la matière s'enflamme, flamboie,
parce que vit, vit celui qui mélange
la mort à la vie, la vie à la mort
à l'instant où j'écris cette chose, c'est l'hiver, le silence –
c'était Pâques, deux mille.

Traduction Sophie Aude et Anna Balint, avec la participation d'Henri Deluy et Liliane Giraudon.

Cartes et qualité

Impossible de procéder à un arrêt sain
tous les pas suivants se trompent encore
rajoutant et refaisant l'annonce d'une nouvelle entrée
nous programmons la vie d'un nouveau siècle
l'idée éternelle est absence d'idée
nous appelons étude ce qui n'est que lâcheté
nous nous appelons nos propres héritiers
grands-pères malotrus à la fête de la maternelle
à la vapeur du café matinal nous procréons
nous concevons dans le goût du marc de café
pour cela même pas besoin de nous lancer à notre propre recherche
puisque tout partout nous sommes tout
que la balle de chiffon des rues soit bien entraînée
qu'elle joue dans le noir si son corps n'est pas parfait
sur notre gazon on s'embrasse l'un l'autre de loin
comme le chat son lait trop chaud

cartes et qualité

Ce monde-poker battu par ces vers
pour que nous vivions ! et toujours ! et encore !
dans lequel si les quatre as sont par hasard réunis
l'attention s'égaré sur la série des cartes bâtarde...!
notre législation post-vendange
remanie un peu ou plutôt passe au-dessus
les cartes parfumées sont à la portée de tout un chacun
qui recommence mais ne fait que commencer autrement

Cependant l'idée éternelle est absence d'idée
bien qu'on se vende en créant des vers
et soit digne d'être un exemple pour les héritiers
le maître gâche son vin avec son coeur
une synthèse de discussion est encore un partenaire de discussion
mais celui qui est différent n'est plus un partenaire de discussion

puis réclame le silence, et comme un musicien au café de pierre
il nous ouvre à l'œil la boîte de son violon.

Premier monologue

Derrière le rideau un manteau d'un noir profond
suffit à retenir la lumière des projecteurs.
Et même si je voyais le sourire des spectateurs,
je ne l'échangerais pas contre une houppelande céleste.
Pourtant, comme le carat sur le diamant
il se voit, peu importe que nous soyons là-haut
ou assis en bas et que nous regardions ailleurs :
secret, applaudissements, et cris ne seront pas les nôtres.
Nous communions dans les applaudissements d'une fin de saison
- ici on se fait prier, là-bas la compassion s'enflamme.
Les applaudissements, on le sait depuis longtemps, se font sur ordre,
et tout ordre est ulcère : il se jette sur le droit.
Moi, citoyen, sans expérience, je n'ai pas peur
de trouver dans les femmes un demi pouce de patrie.
Mes amants sont les amants des autres –
de la lumière des pays communs, un rayon aveuglant.

Morphinomane vespéral

Le vapeur file, file vers la Perse pour un poème. Dans une langue lointaine
son voyageur demande que la Transylvanie revienne -
rien de plus. Avec rage il montre du doigt le contrôleur ; celui-ci
effrayé, explique : *n'importe qui, mais pas lui.*

Le vapeur va, et en terre perse un papillon se pose sur le rail,
il s'accroche à l'arrière et tous deux dessinent un crochet.
Le train file au-dessus d'une voie courte là-haut dans le ciel,
les barques du Gange : il s'élançe et les dépasse.

ou bien
Les Pauvres

Celui qui se souvient qu'il existe une poésie hongroise – si elle existe – se rappelle d'un certain Sándor Petöfi, un jeune génie de 26 ans, mort sur un champ de bataille, au 19^e siècle. Il me semble. C'est ce que j'ai observé, mais il se peut que je me trompe, mes observations sont pitoyables. En tout cas, en Allemagne c'est ainsi ; il fut un temps où Petöfi y était célèbre, il y circulaient des milliers de traductions de ses poèmes ; Nietzsche en a mis en musique quelques-uns. La prose de P est encore meilleure (ses journaux de voyage, par exemple), mais ne parlons pas de P, parlons plutôt de n'importe quoi.

Arany ?

Ne parlons pas, non plus, de lui, cependant j'aimerais bien faire de lui un éloge doré. Seul poète hongrois d'importance ; mais il risque de ne pas passer ; retenez tout de même son nom. János Arany.

Et oubliez-le. Puis rappelez-vous qu'il était l'ainé de Baudelaire (de 4 ans). Impossible de le traduire, il faut donc le traduire. Hélas, comme disait Gide en parlant de Victor Hugo. Arany est le plus grand. C'est tout.

Il y a encore Attila József, l'argenté. En 1926, il a pris le train pour Paris ; son beau-frère, un avocat, lui a envoyé, chaque mois, une enveloppe garnie de 100 pengó. Il a appris (?) le dictionnaire par cœur. À partir de la troisième page, il commença à écrire des poèmes en français. « J'ai complètement changé – écrit-il à sa sœur – je ne fréquente plus les cafés ; aujourd'hui, avec mes derniers sous, j'ai acheté du pétrole, pour me chauffer. Et j'étudie. J'ai un vocabulaire de 223 pages que je connais par cœur (sauf la dernière page). Je n'ai pas écrit de poèmes depuis deux mois, car j'étudie depuis deux mois. À vrai dire, j'écris quand même des poèmes, en français. La revue *L'Esprit Nouveau* en a accepté six, pour publication (trois de ces poèmes sont des traductions de mes vers hongrois) ; *Clarté* va également publier l'un de mes poèmes, ainsi que *Le Figaro*, deux. Puis A. J. est retourné en Hongrie et s'est jeté sous un train de marchandise. Ensuite Endre Ady, un vrai Parisien. Au lycée, il fallait retenir la date exacte de son séjour à Paris. Je l'ai oubliée. La première fois en 1904. Il avait cinq ans à la mort d'Arany, en 1882. Il ne parlait

actuellement les meilleurs, dignes descendants d'Erdély et de Tandori. Balázs²³Szálinger aussi. Celui-ci écrit des épopées – lisibles ! – n'est-ce pas une pensée sauvage ? Lisez-les.

Si vous avez la chance de lire en français. Au dix-neuvième siècle, la littérature hongroise s'est laissée pénétrée par la littérature allemande ; au début du vingtième, par la littérature française. Au risque d'être impoli soit dit en passant aujourd'hui les Allemands nous intéressent davantage.

En ce lieu parfaitement poli.

Les Allemands s'intéressent à nous. Je constate moi-même (qui comprend à peine le français) que Berlin est plus accueillant que Paris. Et pas seulement pour moi. J'y suis *invité*, il est normal de répondre à une invitation, n'est-ce pas ?

Toutefois, je dois avouer que Paris me *plaît*.

Watteau me plaît énormément. Mais Sade et Zidane aussi.

Et Flaubert.

Et Tolstoï, – *mais assez de bavardage. Je finis mon second feuillet*, comme l'écrit Julie Karagina à Maria Bolkonskaïa dans *Guerre et Paix*. Au fait, je n'ai pas encore mentionné Mihály²⁴Vörösmarty. Sa statue en marbre de Carrare est formidable vue de la terrasse du Café Gerbaud, à Budapest. Vérifiez vous-même.

Endre²⁵Kukorelly

Traduction Paul Legrand

Vera Filó (1973) est une auteur dramatique, de bandes-dessinées et de poèmes, illustratrice. Née à Zalaegerszeg, elle vit actuellement en Hongrie. Elle écrit toujours son nom en minuscules : filó vera. Les poèmes présentés ici sont extraits du recueil *Mémoire à louer* (2001).

Anna T. Szabó (née en 1971 à Kolozsvár, Roumanie). Poète et traductrice de l'anglais. Elle a publié depuis 1995 quatre recueils d'une poésie dès le début très maîtrisée, thématisée autour de notions ou phénomènes abstraits (*Gravitation*, 1998, *Lumière*, 2002, *Mouvement décomposé*, 2004, *Abandon*, 2006).

Balázs Szálinger (1978). Il a publié quatre recueils de poésie dont un poème épique et un poème épico-comique. Il tend à reformuler des problématiques du 19^e siècle en reprenant, non sans ironie, les formes de cette époque.

la maîtresse claque des mains en mesure.
entre, l'air repousse
puis l'engouffrement mesuré fixe
le rang.
quand martial s'adjective en raisonné
la rupture épaissit le mystère
(la lumière blanche),
ces mains si petites libres
(quantitativement)
de leurs mouvements —
et la bouche
n'a plus rien à exclamer.
le verbe vient d'en haut.
derrière le bureau ou sur l'estrade, ça doit parler.
à la légère débandade qui précède
elle les embrasse toutes, l'une après l'autre,
sans distinction, sauf une.

c'est l'amour, non le désir.
le désir plus haut que l'amour,
l'amour rien d'autre que ce qu'il est.
c'est aimer déjà l'amour que refuser,
accroupie, tête dans les genoux,
dans le sexe, prudemment.

en marche arrière —
jamais sur la bouche,
couilles gonflées.

dégueulait son diner — hors volutes de fumée.

ça s'enlace, pour rien, une bouteille de coca
dans le pantalon — embrasser les lèvres fermées.

« elle a pas d'langue ». restent seins, fesses.

et le discours, mais trop bavarde.

parfois ça marche, on se congratule sur la pelouse,
terre et sperme mêlés, capotes.

« qui j'vais m'faire ce soir ? », la danse reprend,

demain, recherche du beau, pas de l'ultime.

on pense à des rosiers, puis à des fleurs séchées,

la bière passée dans des gobelets en carton,

son score : 42.

ils se battent devant le dj, un eagles bouffeur de frangines,

c'est du tort qu'on lui fait avant de retourner sagement

dans les cuisines du central ficher du fiel dans les pâtés.

on se tortille, guitare et batterie, bras levés, c'est le meeting.

on se tortille, on les tortille, n'attendent rien,

n'ont que ça.

salle omnisports, mimiques de boîtes.

ils l'appellent yoplait, son nom en y.

un autre la puce, il est petit.

un autre l'intello, ça manque

dans les bandes.

la machine dérape, font la police en surplus militaires,

le noir se dit nègre le nez dans l'encolure incarnat.

tu flottes, narines gonflées, tympan écrasés,

tu gueules à ses épaules, « tu sors ? », elle en a déjà un.

parlèrent : chez la voisine, un coude, et l'attache.
on retourne les parents et le soutien-gorge glisse.
et le slip, toutes choses : jamais vues.
toutes choses, jamais écoutées (feutrage sur
humérus et fémur — tibia et péroné).
cubitus, métacarpiens irresponsables.

la musique de dire straits timbre la carte-postale, le bras du phono aussi.
galette noire qui tourne, les parents, un scotch dépassant de la bouche,
écaillent le mur. *n'ont pas besoin de voir ÇA*. pierres qui parlent, photos qui
voient, omnibus reproduits par correspondance.
il dit que dans cbaque orifice, il y avait quelqu'un, et peut-être lui : lumière.
l'un porte des lunettes, l'autre permanentée. vieux.
son sexe est sale et on y va.

les chlamydiae

elles sont vivantes. affectueuses d'affections.
chez elles, cloîtrées dans tes cellules.
indéclables.
tu les respectes, tu ne les connais pas.
jamais mal, non, on serre son sexe, sont toujours là.
on lui dit qu'elles sont là, et elles le sont.
dans le canal urogénital, dit le médecin
(un franc du collier socialiste : coupe les têtes des intruses
à coups massifs répétés d'antibiotiques -- dans une boîte verte),
ou dans l'urètre, comme vous voulez.
on ne veut rien, puis tu bouffes les gélules,
l'une après l'autre, cela prend des jours.
des semaines. et il n'y a plus rien.
que sa parole d'honneur qu'elles étaient là.

I

LE CONQUÉRANT

JUBILATION

Plus dévorante que la jalousie Fugace que l'espoir

Subtile que le désir

- *La Gloire*

La gloire et mes cris déraillent La raison se tient sur le

fil d'un rasoir Toutes chutes suivies

- *D'un sanglot*

- *L'exaltation va*

Du levant au couchant via Les monts plaines crêtes lacs

péninsules fleuves pinèdes mines et plateaux

- *Jour comme nuit au passage irrigués*

SÉRÉNITÉ

SOUDAIN CERTITUDE
LES PIERRES LES PLANTES LES ÊTRES
SE CHARGENT

DE RECOUPEMENTS
DE COINCIDENCES À VENIR

II

COURTISANS ÉBLOUIS

DU SACRE

Pour apprécier un *Royaume Composite* il faut 1
imaginer La frénésie

De l'Intuitif qui Une fois déchirés les races les
paysages Les rapprocha

Un après-midi de bûchers un crépuscule d'orage
Voire en pleine bataille

Puis convaincu des échanges et de l'*Unité* possibles Les fixa

Tels profils rappelant telles lignes de crête Tels
nuages reflétant une Diaspora

Telles gerçures prolongeant telles fissures Telle
éclaboussure entraînant

- *Le choix de la Capitale*
- *La promulgation de lois scélérates*
- *L'invention de liturgies grotesques*
- *L'instauration d'un protocole insupportable*

Coiffé de la *Haute et Basse Couronne* jusqu'où 2
le Nouveau Dieu

A-t-il connu Le vague informel la fièvre croissante
Le plaisir organique

De fédérer au fur et à mesure Quitte à refondre



2006 / n° 29

jean-christophe bally eiephane
berard thomas braichet
sonia chambretto hubert colas
camille dauteville christophe fiat
yves-noel genod liane graudon
manuel joseph emmeleue
landan patrick lippant thomas
malander eophie rivet anan
ecohy jean-jacques viton

Traduction

Liliane Graudon Henri Deluy Jean-Jacques Viton
13006 Marseille téléphone et fax : 04 91 80 39 18
Abonnement deux numéros : 23 euros

au contraire est une vieille formule médiocre », alors que « le génie anarchiste raille et pourfend la géole communiste », et d'un autre côté, non moins clairement, « Il est absurde d'appeler bourgeoisie pourrie et moribonde cette masse considérable de jeunes petits bourgeois intelligents et travailleurs : étudiants, employés, agriculteurs, commerçants, industriels, ingénieurs, notaires, avocats, etc., tous fils du peuple... Ils ont tous fait la guerre comme lieutenants ou capitaines et aujourd'hui, fatigués, à bout, ils sont prêts à reprendre le nouveau combat de la vie avec héroïsme... La guerre a été faite par ces jeunes énergiques toujours à la tête des masses de fantassins paysans et ouvriers. Les paysans et les ouvriers qui ont fait la guerre, n'ayant pas encore une conscience nationale, n'auraient pas pu vaincre sans l'exemple, l'intelligence et l'héroïsme des lieutenants petits bourgeois. Il est de plus indiscutable que les tentatives de communisme sont et seront toujours guidées par de jeunes petits bourgeois volontaires et ambitieux ».

Telle est l'idéologie qui soutient, enfin, *L'alcova d'acciaio* (L'alcove d'acier), (malheureusement absent de la démonstration de De Maria) : la guerre mondiale célébrée selon la perspective des lieutenants et des capitaines d'extraction petite bourgeoise, de façons telles qu'elles ne manquent pas d'exalter, s'il le faut, (ch. IX), « l'immanquable massacre d'une grande partie de ces jeunes musclés et sains, qui savent désormais même eux revernir leurs propres instincts sanguinaires de nouveaux idéaux ».

La guerre, la « seule hygiène du monde », a donné en effet au futurisme une ponctuelle cristallisation sociologique, et un cadre doctrinal précis : le groupe rassemblé autour du manifeste de 1909 est encore un groupe qui répond très mal aux prescriptions du manifeste même : les poètes de la première anthologie sont encore, généralement, des artistes anarchisants et modernolâtres de diverses façons, qui avancent par des voies postsymbolistes et paracrépulesculaires ; mais l'interventionnisme, et ensuite le conflit, ont jetté le pont, finalement, en direction de ce libertarisme patriotique qui sera déjà impliqué dans le manifeste technique de 1912 et qui, symptomatiquement, s'illustre avec *Battaglia Peso + Odore*, c'est-à-dire dans cette polémologie¹ dont De Maria a bien vu l'importance, mais qu'il a trop tenté d'exorciser et de projeter dans une angoisse métaphysique.

Mais on ne peut tricher : le contact de l'idéologie et du langage, pour Marinetti, et pour le futurisme orthodoxe, s'obtient précisément et seulement sur ce plan : écartées toutes les fausses sublimations béraclitéennes, demeurent les textes de Gumplowicz², hélas, et, en pratique, toute l'aire du darwinisme social. La

Philippe Porret, Joyce McDougall, Une écoute lumineuse, Campagne Première

L'audace d'être

Dans le célèbre séminaire qui ouvre ses *Écrits, La lettre volée*, Lacan affirme qu'une lettre, toujours, arrive à son destinataire : il fallait entendre, entre autres choses, que la lettre, quel que soit son signifié, pour effectuer parfois un parcours des plus sinueux, n'en est pas moins en définitive toujours entendue, fut-ce à son insu, par celui qu'elle concerne. De ce livre, je dirais pour un peu la même chose : m'avoir été adressé une première fois se révéla ne point suffire et c'est au hasard d'une rencontre avec son auteur que je dois de l'avoir finalement reçu, avec cette sensation, l'ayant lu, que je l'attendais sans le savoir.

Parcours de la vie d'une femme séduisante mais aussi séductrice à en juger par le ton de l'ouvrage qui frôle parfois l'hagiographie, il s'agit d'une biographie ; étude rigoureuse de la démarche institutionnelle, clinique et théorique mais aussi des ouvrages qui en scandent le déroulement, il s'agit d'un essai.

Il faut, pour saisir toute la finesse du trajet souvent atypique de cette analyste mais aussi les subtilités diplomatiques dont use l'auteur du livre, avoir en mémoire ce qu'il en a été des scissions qui ont affecté le mouvement psychanalytique français. Celle de 1953, occasion d'une première fracture à l'intérieur de la branche hexagonale de l'International Psychoanalytical Association (IPA), celle de 1964, qui consacre l'exclusion sans retour de Lacan et des siens de cette même IPA et donne lieu à la fondation par le même de l'École Freudienne de Paris - pour plus de détails on se reportera à ce qui est devenu avec le temps le plus incontournable des outils, l'ouvrage d'Elisabeth Roudinesco, *Histoire de la psychanalyse en France*, auquel du reste Philippe Porret ne manque pas de se référer - le mouvement de scissiparité enfin, qui affecte ce courant lacanien après la dissolution de la dite École et la disparition de son fondateur. Avoir en tête ce qu'il en a été de ces scissions et de ces conflits mais aussi de leurs effets, mise en place de frontières longtemps hermétiques, ruptures d'amitiés et de collaborations anciennes, ignorance affichée des uns à l'égard des autres, le tout parfois teinté de haine ou de mépris, incompréhension

moins quatre versions « dont il n'est pas sûr qu'elles correspondent exactement à un même ouvrage qui en serait le référent immuable... ». C'est qu'au départ, le livre, intitulé par le superviseur *Un cas de psychose infantile*, n'est rien moins que co-signé, selon les bonnes vieilles traditions mandarinales de l'Université et de la médecine, d'abord par le superviseur, médecin, qui orne l'ouvrage d'une longue introduction aux tonalités médico-psychiatriques éloignées de la teneur psychanalytique du récit, verbatim des séances -cent soixante dix - que donne la jeune clinicienne dont il faut préciser, Philippe Porret ne manque pas de le souligner avec un rien de malice, qu'elle n'est pas... médecin. Laissons là les détails de cette épopée dont le récit est marqué par l'insistant respect que l'auteur professe à l'égard de ce superviseur et dont il est à nouveau clair que la déférence, et même la révérence que lui fait la clinicienne, analyste non médecin, ne masquent pas, pas totalement qu'elle entend bien n'en faire qu'à sa tête. Le « clou » de l'affaire tient en la traduction anglaise de cet ouvrage qui, signé de la seule Joyce McDougall, portera le titre de *Dialogue avec Sammy*, traduction anglaise qui sera orchestrée par le grand Donald W. Winnicott lequel découvre à cette occasion celle qui deviendra une amie et qui le qualifiera de « maître à penser », expression qu'elle n'a jamais utilisée pour ce qui est du superviseur. Winnicott, pour cette version anglaise du livre, entend bien délester celui-ci de ce qui n'est pas à proprement parler psychanalytique, entendez notamment l'introduction du superviseur. Et là de nouveau il faut suivre l'auteur de l'ouvrage en lisant entre ses lignes pour bien saisir que tout en s'abstenant de le marquer avec trop d'insistance, il n'est visiblement pas dupe de cet humoristique retournement tenant dans le fait que c'est le même « juge » - il ne fut pas le seul puisqu'il s'agissait d'une commission - qui conduisit Lacan vers son exclusion de l'IPA, et qui, dans ce cas précis, écarte, pour des raisons psychanalytiques, celui dont il faut bien rappeler que Lacan l'exébra pour les mêmes raisons psychanalytiques.

Si le livre ne se résume heureusement pas à cet épisode et si sa richesse permet de découvrir ou tout simplement de mieux connaître cette grande dame de la psychanalyse qui, tonalité peu commune aujourd'hui, et aussi paradoxal que cela puisse paraître, inscrivit la sexualité, la sexualité féminine notamment, au cœur de ses préoccupations, l'accent placé ici sur les avatars des querelles du mouvement psychanalytique, lesquelles ne furent pas seulement institutionnelles et politiques, mais aussi, voire surtout théoriques, l'est à dessein parce que révélateur, encore aujourd'hui, des difficultés que peuvent avoir les psychanalystes à s'extraire de ce qu'il faut bien appeler la langue de

de chasubles, novice « sous la soutanelle », table de réfectoire où les repas se prennent, où s'écrivent les poèmes.

Ne pas croire pour autant que l'enfance soit lisse, dénuée de chagrin, image d'Épinal d'un paradis perdu. L'enfance est dangereuse, « une zone de tir », et la mémoire qu'on en conserve habitée d'ombres qui ont faim, comme celle du frère « parti sans laisser d'adresse », surtout, dans un des rares longs poèmes, « L'Inconcevable », comme celle de la grand-mère : « On a trouvé dans les avoines son corps transi ».

C'est depuis le balcon de la grange aux côtés du grand-père que l'enfant doit admettre, pour la première fois, l'inconcevable. Il sait que « désormais il portera seul sa tristesse, comme un bol à ne pas renverser », et que les mots qu'il écrira deviendront des offrandes, pareilles à ces miches pétries le lendemain des funérailles, distribuées par la famille du mort, dans le village.

De ce passé lointain, moins par les ans que par l'étrangeté d'une vie paysanne révolue, où l'on sait préserver les coutumes et obéir aux rituels de la lessive et de la mort, Jean-Baptiste Para paraît avoir tiré le goût d'une écriture dont la simplicité intègre la magie de textes très anciens — poésie ou prière :

« Laid sont les démons, beau est notre dieu,
mais tous dansent de même »,

la flamboyance de mots qui nous transportent dans l'histoire, les pays, les cultures d'ailleurs : Mirza Ghalib, Mughal Jan, Akbarabad, Basti Nizamuddin... C'est de cette hauteur qu'il « écoute des syllabes qui penchent » et qu'il « écrit son poème à coups d'épingle », sachant que tout arrive à une fin, mais s'élançant « vers le soleil qui se lève à l'orient de sa bouche ».

Un très beau livre, à lire comme on médite, si nous en sommes encore capables.

Pierre Parlant

Chronique & traductions

Ovide, à nouveau

Ovide, *Les Métamorphoses; Écrits érotiques (Amours, L'art d'aimer, Soins du visage féminin, Remèdes à l'Amour); Lettres d'amour, lettres d'exil (Héroïdes, Tristes, Lettres du Pont)*; Édition bilingue. Actes Sud, coll. *Thesaurus*.

Chacun des trois ouvrages est traduit du latin, présenté et annoté par Danièle Robert.

convaincant que radical, « j'ai préféré, pour respecter le caractère à la fois narratif et lyrique du poème, la force de son énonciation, pour être au plus près de sa *littérarité* prendre le parti (...) d'un vers contemporain. »². Le fait poétique n'a donc rien d'accessoire, ni dans la langue de départ, ni dans celle d'arrivée. *Les Métamorphoses* sont composées en hexamètre dactylique, dont le caractère noble est « fondé sur l'alternance de syllabes longues et brèves en rapport avec l'accentuation de la langue latine »³. La fluctuation de la césure, l'absence de rime, l'importance des accents prohibent l'équivalence dans un système tel que le décasyllabe ou encore l'alexandrin. Le *phrasé* singulier du poème ovidien sera donc assumé depuis son effectivité même, sans sacrifier à la commodité trompeuse d'un banal transfert. Dès lors, on ne peut qu'admirer la force et la créativité de l'entreprise. Traduire s'y définit comme un acte souverain d'écriture. Ne jamais éluder le fait qu'Ovide est un poète, tenir au contraire cela pour essentiel, implique de reconnaître en son œuvre le vers comme un *schème* de diction affective, irréductible à d'autres régimes de la langue. Le vers est à ce dire spécifique que sont *Les Métamorphoses* le vecteur nécessaire. Et ce dire, corrélativement aux mouvements et aux possibles qui s'y trouvent explorés, est homogène à l'instabilité relative du vers latin. Un jeu de forces s'exhibe en lui. Tout se passe comme si le *devenir* — mobile intime de l'œuvre — n'accédait à son déploiement qu'à hauteur d'énoncé poétique, forme éminente de « rigueur évasive »⁴, épousant paradoxalement mieux que tout autre la fluidité et l'impermanence des choses. On ne saluera donc pas cette option de traduction comme un simple mérite. Aucune autre n'aurait pu nous permettre de saisir aussi bien cette dimension.

L'audace, la complexité et l'intelligence de la composition s'affirment d'autant mieux qu'on perçoit vite qu'ici la poésie décline le mouvement amoureux. Eros implique le vers, lequel se change en cause matérielle du désir. Les *Écrits érotiques* proposent à cet égard un mixte de vivacité et de calcul, d'immédiateté affective et de joueuse stratégie. Ovide le dit, « L'Art doit régir l'Amour ». L'érotisme pensif informe en poésie l'attente des cœurs à proportion de l'élan des corps. C'est au vers, et à lui seul, qu'incombe cette subtile inquiétude. La traductrice souligne l'importance de l'imparité, y devinant presque une « claudication »⁵. Que l'hexamètre reçoive alors une finale féminine, le pentamètre une masculine, témoigne d'une vraie fidélité. La différence se rejoue. « "Vis sans amour": si un dieu me tenait ce langage, / Je le supplierais, tant le malheur d'aimer est doux. ». Boiter trahirait presque l'ambivalence psychique. Quoiqu'il en soit, synthèse paradoxale est l'autre nom du vers. D'autant que pour Ovide l'efficace du désir implique moins

Fred Forest, qui est un des artistes novateurs sur Internet, vient de signer avec le musée d'art contemporain de Sao Paulo, la première exposition d'art virtuelle. Toute personne qui se considère comme artiste et qui a eu connaissance de l'adresse pouvait envoyer autant d'œuvres qu'il le désirait : images, vidéos, musiques, textes, (<http://www.biennale3000saopaulo.org>) La moisson est bien sûr considérable et l'on y trouve de tout. Certains diront que c'est n'importe quoi ; d'une part je n'en suis pas sûr, d'autre part je crois que ce que signe une telle démarche c'est la transformation radicale de la conception de l'art à l'époque d'Internet. Yves Michaud (qui a dirigé un temps l'École Nationale des Beaux-Arts à Paris) est peut-être le philosophe le plus lucide là-dessus : l'art est désormais l'affaire de tout un chacun et chacun revendique le droit à être artiste. Ce changement idéologique profond pose, bien entendu, à l'art, et à son acceptation collective, des quantités de problèmes qui vont de l'économique au pédagogique mais il est en route et l'ignorer n'y changera rien. Les musées les plus novateurs essaient de s'y adapter, chacun avec sa propre approche. C'est ce que fait aussi le Centre International d'art contemporain de Montréal, le CIAC, notamment au travers de son magazine qui se consacre à l'art Internet : <http://www.ciac.ca/magazine/sommaire.htm> et notamment, ce qui est remarquable pour un Centre d'art à la littérature Internet. La démarche y est plus classique, plus « éditoriale » mais elle participe de la prise en compte des évolutions comme l'achat de sites internet par le Guggenheim. Il va falloir s'y faire. A quand un Centre Georges Pompidou virtuel ?

Cette incursion dans le domaine de l'art terminée (mais avec le multimédia et comme le démontre le CIAC, la classique séparation des beaux arts devient une stupidité), je me suis intéressé de près à Google Books (<http://books.google.fr>). Comme vous en avez certainement entendu parler, Google tente d'acheter et de numériser la plupart des fonds de bibliothèques pour créer une vaste archive numérique en ligne. Celle-ci comprendrait déjà plusieurs centaines de milliers d'ouvrage. Je me suis donc intéressé de plus près au « cœur de cible » — comme disent les hommes d'argent — de notre revue, c'est-à-dire la poésie et me suis mis dans la peau d'un chercheur qui s'intéresserait à nos auteurs. Pour cela j'ai pratiqué des demandes un peu au hasard. Résultats :
36 références pour Claude Adelen

Pâris » illustré par des gravures de Moreau, etc. Je vous épargne la suite. Tout ceci bien sûr avec à chaque fois la possibilité de savoir où trouver les ouvrages qui m'intéressent soit pour les consulter, soit pour les acheter. Et encore, les auteurs français sont assez peu présents car la plupart des ouvrages intégraux sont d'origine anglaise ou américaine. On sait pourquoi...

Ceci de chez moi et en un peu moins d'une heure. Qui dit mieux ?

1. Très intéressant de découvrir un article que je n'ai jamais écrit ! H.D.

Nadine Agostini

KOA-2-9 ?

Je me suis essuyé les mains sur le peignoir blanc parce qu'il n'y a pas de serviette ça ne te fait rien ? Il y a des serviettes propres juste à côté du peignoir comment tu fais pour ne pas les voir ? Comment font les gens pour ne pas voir ? Comment c'est possible d'avoir la vue bouchée les yeux fermés au point de ne pas voir ce qui touche ce qu'on touche ? L'une n'a pas les moyens d'entendre ce que je lui dis. N'a pas les moyens d'entendre. C'est quoi ce monde où les femmes sont aveugles et sourdes. Pourquoi elles ne voient pas ? Pourquoi elles n'entendent pas ? Il est étrange que la fille de l'autre dise je t'aime uniquement lorsqu'on lui essuie les fesses après qu'elle ait déféqué. Aimerais savoir qui a établi ce lien : merde = amour. Devrais peut-être cesser d'analyser les comportements bizarres des femmes qui savent que je les observe. Alors me plante devant la télé. Un homme décore son jardin et ceux de ses voisins de milliers d'ampoules. Pleure. Une dame répare les nounours endommagés. Pleure beaucoup. Descends à pied au village. Respiration d'asthmatique. Dis que ce n'est pas que à cause de la cigarette. Pense. Je suis de ces gens qui pensent que l'asthme est une maladie psychosomatique. Chez moi c'est flagrant. C'est les autres qui m'empêchent de respirer. Elles me coupent le souffle. Aussi faudrait que j'arrête de me courber. Faudrait que t'arrêtes de te courber. Redresse-toi ! Io se réveille. Pourquoi ai-je les reins bloqués ? Io pense. L'airain bloqué. Io débloque l'airain. L'airain refait surface. Les gens de sa famille disent. Tu es folle. C'est celui qui dit qui est. Hein ! C'est ça la formule ? C'est celui qui. Celui qui est qui dit.

d'artistes et d'œuvres qui vont avec. Il possède ce caractère morbide, voire mortifère, qui préside à la situation actuelle, et en est, si l'on veut, une métaphore, sorte de masse spatiale visible désignant de loin, comme par défaut, une masse temporelle indistincte. Le moindre conservateur de musée actuel devrait d'ailleurs se poser quelques questions sur la façon dont on va préserver dès aujourd'hui les œuvres (Roland Recht, dans un livre récent d'entretiens parus chez Textuel¹, se la pose, lui, cette question, dans ses moindres détails). Loin de moi, je l'ai déjà dit, d'empêcher quiconque veut créer ou produire (cela dépend des cas), mais on conviendra que trop de tout, cette massification stupide des œuvres, ne peut conduire qu'à une dévalorisation de chacune. Et il ne s'agit plus là de la retombée (conservation *stricto sensu*), mais de la cause (la surproduction).

Dans la maison-musée de John Soane, je me suis posé cette question : comment regarder ? bien avant cette autre, que regarder ? Car le moyen indique, et même détermine, ce que l'on *aimera* voir, ce dont on se souviendra, ou ce qui nous fera penser. Or, rien, dans une foule indistincte, par exemple, n'attire le regard, s'il n'y a pas un langage (et bien plutôt des langages *différenciés*) qui la sous-tend et qui la soutient : au mieux, elle impressionne ; au pire, elle terrorise. Il en va de la maison de Soane comme de cette foule, tout finit par être indistinct ; et même si, parfois, une œuvre attire le regard, le simple fait qu'une autre produise sur l'œil le même effet, on oublie la première. Le regard qui ressort de cette foire tourbillonnante est bel et bien *fatigué*.

John Soane, à son époque, fit école : la *gentry*, impressionnée, voulut avoir la même chose ; et elle l'eut. Exceptée peut-être cette pièce que Soane appelait *The Monk's Parlour* (petit salon, certes, mais aussi parloir, du moine), où l'on voit une vanité sur la table. Cette vanité est un crâne. Tout un symbole.

¹ Roland Recht, *À quoi sert l'histoire de l'art*, entretiens avec Claire Barbillon, éditions Textuel, 2006.

Jean-Pierre BOBILLOT

VOIX, etc.

41. Arrêtons de falsifier Rimbaud et l'Histoire I

— Écrire de Rimbaud est bien souvent le prétexte à écrire de tout autre

qui précisément s'est incarnée dans la Commune de Paris assiégée, autant que dans la résistance aux armées d'invasion, menée par Gambetta ; que, par conséquent : 4) *ce n'est pas la République, mais les ennemis de la République qui ont procédé à « la répression sanglante de la Commune de Paris », c'est-à-dire, en bonne logique, à la répression sanglante de la République, comme l'ont très bien vu Rimbaud et les Républicains ; que : 5) ce sont toujours les ennemis de la République — monarchistes et bonapartistes au coude à coude, catholiques et antisémites de tout poil — qui feront tout pour en retarder l'établissement définitif (l'amendement Wallon, officialisant la République, ne fut voté qu'à une voix de majorité, le 30 janvier 1875) et, une fois instaurée durablement, pour la renverser (crise boulangiste, affaire Dreyfus, Croix de feu, etc.) ; que : 6) ils y parviendront enfin, en mai-juin 1940, en *contraignant* le gouvernement et l'assemblée élue, qu'ils avaient préalablement affaiblis, à se défaire — fût-ce par la force (arrestation de Mandel) — de leurs éléments républicains et opposés à l'armistice, et à accepter aux plus hautes fonctions ceux qui allaient aussitôt le et la liquider, au profit d'un État soi-disant français (« ... un maréchal de France, Philippe Pétain... »), plus qu'aligné sur les positions de l'Allemagne hitlérienne à laquelle il s'empessa de faire allégeance ; et que, par conséquent : 7) *ce n'est pas la République, mais les ennemis de toujours de la République qui ont procédé, non pas à « sa conversion en », mais à sa liquidation au profit d'« un régime de collaboration avec les nazis ».**

Le Dormeur du Val n'est pas un poème pacifiste, mais républicain : ce « soldat jeune », qui a « deux trous rouges au côté droit », n'est autre qu'un de ces « millions de Christs aux yeux sombres et doux » que le jeune rebelle de Charleville glorifiait dans « Morts de Quatre-vingt-douze... » — Christ républicain, donc, qui ne manquera pas de *ressusciter*. Il le sait, et c'est pourquoi il peut paraître si « Tranquille » dans sa mort...

Une question peut en cacher une autre.

Ce qui s'est perdu en route n'est autre que la réponse à la question que *semblait* poser Pleyne : « Qu'est-ce que vise Rimbaud lorsqu'il écrit : "Tout est français, c'est-à-dire haïssable au suprême degré..." » Or, n'est-ce pas — il suffit, pour s'en aviser, de replacer la phrase de Rimbaud dans son contexte —, il visait... Musset, l'auteur de l'impayable *Rolla*, et à travers lui ce Romantisme français qui avait eu pour désastreux effet de promouvoir à satiété la « poésie subjective », cette poésie « horriblement fadasse » qui ne saurait prétendre à aucune universalité : tout le contraire de cette « intelligence universelle » qui

Action Restreinte. (n° 8, deuxième semestre 2006) 25, rue de la demi-lune. 93100 Montreuil. actionrestreinte@hotmail.com

« *S'en tenir à l'impossible* » : thème inscrit dans la continuité du projet au cœur du travail de cette revue depuis « *l'autre inhumain* », (n° 1, hiver 2002). « *Pour se porter à l'extrême du possible, tout en distinguant l'impossible de l'utopie.* » (...) Pour « *... signaler une action, ici désignée comme travail de l'écriture, qui cherche à faire reculer les limites du possible, en visant une transformation, restreinte certes, mais bien réelle.* » Au-delà donc d'une légitime critique des écritures complaisantes et dominantes d'aujourd'hui, un espace pour accueillir *l'inacceptable*, repousser l'infranchissable des frontières, dessiner les *uns possibles*, perméables et conscients de leur fragile autorité. Avec, parmi, Fernand Combet, Dominique Quélen, Isabelle Zribi, Aurélie Soulatges, Isabelle Garron : « *Ecrire voilà pour cette fois à l'arraché comme d'autres cherchent à la source* », Florence Pazzottu : « *Ecrire est désaisissement (...)* Imprévisible ce "ne tient à rien mais est un accueil plus large. Une chance. » Et deux traductions, l'une de Robert Musil, *Utopie de la vie exacte-origine*, et l'autre, de Maria Gabriela Llansol, *l'apostose*, extrait de *Onde vais, Drama-Poésia* ?.

Le nouveau recueil. (n°80, septembre-novembre 2006) Editions Champ Vallon. 01420 Scyssel. <http://www.champ-vallon.com>

Lorsque Flaubert écrivait à Tourgueniev en 1876 : « *Ne trouvez-vous pas que nos amis sont peu préoccupés de la Beauté ? Il n'y a pourtant que cela d'important au monde !* », imaginait-il que la question serait de nouveau posée quelque cent trente années plus tard ? En tout cas, que ce soit Claude-Louis Combet, Pierre Jourde, Jean-Louis Baudry, Yves di Manno, Antoine Emaz, Jean-Christophe Bailly, ou Christiane Veschambre (parmi les seize écrivains invités par Jean-Paul Goux), le *Souci de la Beauté* continue de traverser leurs écritures, de prose ou de poésie. Sur le thème du refus ou de la quête, le plus souvent de l'étonnement, de l'effacement du sujet devant le surgissement de la beauté, comme s'il y avait une sorte de honte, de gêne pour le moins à en (re)connaître parfois l'apparition. Par ailleurs, on lira l'entretien d'Alain Duault avec Jacques Réda, *Conversation sur le vers*, sans oublier, en ouverture, des extraits du *Fauteuil à queue de paon*, de Christophe Lamiot-Enos et, peut-être est-ce là le plus précieux de ce numéro,

(Barthes, Blanchot, Cioran, Derrida, Gracq, Levaillant, Lyotard, Sarraute...) pour en manifester la *résistance*. Enfin, « *Que nous reste-t-il de Valéry ?* », avec les réponses d'une trentaine de poètes contemporains, dont H. Deluy, B. Heidsieck, M. Etienne, M. Deguy, G. Jouanard, J.-M. Maulpoix, B. Noël, J. Réda ou J. Stefan... Clôture provisoire avec un entretien accordé par Yves Bonnefoy à Serge Bourjea : « *Valéry s'efface devant Nerval, Baudelaire, Rimbaud, mais il aide à comprendre, ce qui est presque aussi important que ces grands exemples, combien il est facile de s'égarer sur les voies d'approche de ce que ces derniers ont su vivre.* » Une vision kaléidoscopique propre à former, comme le souligne Marie Joqueviel-Bourjea, « *le vivant portrait, dans l'impossible fixation des traits, dans leur mouvement même, de cette figure que nous avons, aujourd'hui encore, à envisager sous le nom de Valéry* ».

rehauts. (n°18, automne-hiver 2006) Revue semestrielle d'art et de littérature. (brèches) Double adresse : 24 rue du Bas, 62180 Airon-Notre-Dame / 105 rue Mouffetard 75005 Paris.

A mes yeux, s'il y a *brèches* dans ce numéro, ce sont les espaces créés par les encres d'Antoni Ros Blasco, dont le tracé presque invisible en voile d'aile de moulin semble célébrer les textes qui les entourent. Ceux de Nuno Júdice, traduits du portugais par l'auteur et Yves Humann (voir l'entretien). De Sami Sahli : « *Se penser c'est regarder l'onde de choc d'une pierre jetée dans l'eau* ». De Christophe Lamiot-Enos, Maurice Benhamou, Paul-Louis Rossi, Yves di Manno (*Hommage à Spicer*) ou Martine Broda : « *les êtres doivent passer / par le chas de la douleur* ». D'Etienne Faure, Cédric Demangeant ou Guy Pique : « *chair elle / baisse / couche le corps / aux arrêts / des solides* ». Les Notes, enfin, d'Antoine Emaz : « *Travailler comme un maçon : autant l'armature peut être grossière mais doit être sûre, autant la finition doit être fine.* » Comme les gouaches de François Bouillon.

Europe. (n° 931-932, novembre-décembre 2006) 4, rue Marie-Rose. 75014 Paris. www.europe-revue.info

Finalement, il n'est pas tout à fait sûr qu'en Nouvelle-Zélande tout nous ramène, à un instant ou un autre, au *Haka* des All Blacks, aux pianos que l'on débarque sur la plage de Karekare, ou à l'œuvre de Katherine Mansfield... En témoignent les douze écrivains dont nous pouvons lire quelques nouvelles ou extraits de romans, mais surtout les treize poètes dont les quelque trente poèmes forment une rapide certes, mais superbe anthologie, pour qui découvre cette poésie, enracinée à la fois dans la tradition coloniale anglaise (celle des

Talkie-Walkie. (n°3, septembre 2006) Editions *Trame Ouest*. 22, rue Pasteur. 62000 Arras. <http://www.talkiewalkie.org>

Revue éclatée en différents *moduls* (revue papier/site internet/carte postale, flyer, doc. scientifique/sticker). Objet modulaire et modulable qui cherche à inventer de nouvelles formes et de nouveaux dispositifs langagiers. Expérimentation, invention, questionnement de la littérature, interconnexions entre différents flux textuels, visuels, sonores... Dans cette livraison, Jacques Sivan, Dominique Jenvrey, Eric Alix, Emmanuelle Pireyre, Jérôme Mauche, Julien d'Abriageon, Marc Veyrat, Joël Hubaut... Au cœur du jeu social métaphorisé, du plaisir graphique de consigner sous la forme d'arborescences séduisantes le travail de l'écriture, mais quid du poème réalisé ?

nioques. (n°1, mai 2006 et n°2, novembre 2006) Les Cèdres, quartier Saint-Jean. 04130 Volx. Editions *Su-cure/Sale*. 123, rue de Sèze. 69006 Lyon. revue@nioques.org

« *Après quelques mois de disparition, nioques revient, pour présenter et défendre, encore et encore, ces proses particulières, ces proses en prose dont les formes sont à inventer : objets spécifiques, dispositifs ou installations, verbales ou partiellement verbales, précisément peu ou pas identifiables.* » : lignes extraites d'une courte note d'intention en troisième de couverture. La forme poème est apparemment exclu mais paradoxalement présente dès les premières pages avec Jaon Brossa, et plus loin avec Jean-Marie Gleize ou Siegfried Plümper-Hüttenbrink. Certes, de nombreux textes « en » prose : Virginie Lalucq, Claude Yvroud (n°1) ou Eric Suchère et Ludovic Bablon (n°2). Mais comment définir le travail de Thomas Braichet, de Michel Crozatier ou de Nicolas Giraud : reprise du poème visuel, d'une forme lettriste renouvelée ? Retour à l'intention : « *Le problème est bien l'action commune d'individus libres, liés seulement par et pour cette liberté créatrice réelle.* » Oui, mais n'oublions pas que la notion de prose(s) à son tour peut devenir aussi dogmatique qu'a pu l'être celle de poésie, il y a peu...

Aktion Poétique

Abonnement

Rédaction _____

36, rue Raspail
94 200 Ivry-sur-Seine
actionpoetique@free.fr

Publié avec le concours du
Centre National du Livre &
Conseil Général du Val-de-Marne

Redacteur en chef // Henri Deluy

Comité de rédaction _____

Claude Adelen, Jean-Pierre Balpe,
Yves Bouthier, Bruno Cary,
Henri Deluy, Jérôme Game, Isabelle Garo,
Isabelle Garron, Liliane Giraudon,
Eric Houser, Alain Lance, Christophe
Marchand Kiss, Florence Pazzotta,
Pascale Petit, Véronique Pittolo,
Eric Sachère, Bernard Vargaftig,
Jean-Jacques Viton

Secrétaire général // Jean-Pierre Balpe

Secrétaire de rédaction // Nelly Picot

Conception graphique // **crumbleshop°**

Diffusion _____

Les Belles Lettres
Pour les numéros précédents
le n° 170, s'adresser à la revue

Les manuscrits non retenus
ne sont pas retournés.

Gérant responsable // Henri Deluy

Dépôt légal : mars 2007
ISBN : 2-854631-71-4
ISSN : 0395-0018
Commission paritaire CPPAP :
0248 K 45328

Imprimerie _____

Compédit Beauregard
Z.I. 61 600 La Ferté-Macé
n° 383

Nom

Prénom

Adresse

.....

.....

.....

| | | |
|--|--------|--------|
| | 1 an | 2 ans |
| | (4 n°) | (8 n°) |

France 42 euros 84 euros

Etranger 60 euros 120 euros

La revue ne peut accepter les chèques libellés en
devises étrangères.

Je vous adresse la somme totale de :

.....

Aktion Poétique

36, rue de Raspail

94 200 Ivry-sur-Seine

C.C.P 4294 55E Paris

**crumble:
shop**

Atelier graphique

www.crumbleshop.com

04 77 37 01 42

C'est entendu les soupes, toutes, se prêtent à tous les mélanges, à tous les glissements, à tous les amalgames ; c'est entendu, les soupes, toutes, ont quelque chose en commun ; les soupes de poissons, toutes, ont plusieurs choses en commun ; toutes les soupes de poissons se ressemblent-elles ?

La cuisine n'est pas une présentation de produits, elle est, pour l'essentiel, un effet de la transformation des produits - transformation qui commence dès la mise en terre de la graine, dès les premiers gestes de l'élevage, de la cueillette, de la pêche ou de la chasse... Ce sont les préparations, les arts du fourneau qui donnent aux produits d'autres formes, d'autres qualités, des saveurs d'inconnu, des greffes d'inédit...

Le caractère et l'excellence du produit demeurent, évidemment, en cuisine, un des éléments fondamentaux de la réussite, il n'empêche : le tour de main n'est pas un tour de passe-passe, il change tout. Compositions, correspondances, enchainements, concentrations. Cuisiner demeure un acte de mutation.

L'entrecôte ne se confond pas avec le rosbif, l'aïoli n'est pas une variété de la mayonnaise, le macaroni n'est pas le spaghetti et pour le chou-fleur le gratin n'est pas la salade.

Du poisson entier ou des poissons défaits, du poisson en plus ou des coquillages en moins et tout se modifie...

Et la cotriade n'est pas un avatar breton de la bouillabaisse marseillaise.

Le chaudron ou le bâton

Cotriade : le mot, absent de tous les dictionnaires (à ma connaissance, mais présent dans les principaux livres de cuisine) se décline en français depuis longtemps ; deux étymologies se proposent : à partir du breton *Koater* - ou *Koateriad* - chaudron, ou, et c'est la plus souvent retenue, à partir de *Cotrets* (1298), rondins

qui garnissent les côtés d'une charrette, fagots, morceaux de bois, gros bâtons sur le croisement desquels se posait le chaudron...

Soupe très répandue sur le littoral. Beaucoup de poissons différents, beaucoup d'oignons, beaucoup de pommes de terre, du saint doux ou du beurre.

Les poissons, toutes les sortes, ceux que le filet contient, au sortir de l'eau : congre, dorade, chinchard, rouget-barbet, rouget-grondins, merlus, saint-pierre, vieilles, beaudroie, maquereau, sardines (pas trop de poissons gras !), sans oublier les moules... et même le homard, si ça se trouve !

La recette

Écailler, vider, laver rapidement les poissons, mettre en tronçons les plus gros, gratter, nettoyer les moules ; un bon kilo de pommes de terre pour 4, peler, mettre en rondelles épaisses ; pas mal d'oignons, au moins un demi-kilo, deux poireaux ; émincer les oignons et les poireaux ; éplucher, écraser 3 gousses d'ail ; laisser fondre dans le chaudron le beurre ou le saindoux, y mettre à blondir, légèrement, oignons, poireaux, ail ; saler (Guérande) ; couvrir avec du vin blanc sec, de l'eau (un demi litre par personne) ; ajouter le bouquet garni et autres herbes aromatiques, brin de céleri, poivre ; laisser venir 15 minutes ; poser les tranches de pommes de terre, les poissons à chair ferme, 5 minutes, puis les poissons à chair tendre, 6 à 7 minutes, avec les moules ; porter le tout dans la soupière, vaste, après avoir lié le bouillon avec un peu de crème fraîche ; croûtons, ou tranches de pain sec ; servir le bouillon à part ; les poissons et autres sur un plat chaud ; gros bol de vinaigrette enrichie de chreste-marine - une plante du bord de mer dont on consomme les feuilles confites au vinaigre, du grec *Khrêtmos*, fenouil de mer, salicorne (1611).

